

PER
R-382
EX-2
15

Revue Dominicaine

MARS 1957

ST-HYACINTHE, P. Q.

SOMMAIRE

M.-M. TREMBLAY : L'appel d'un pêcheur

A. LAMARCHE, O. P. : Eloges de « la gauche » ou des constructeurs de la Cité chrétienne

B. LACROIX, O. P. : Saint Augustin, pasteur d'âmes

R. BRASSY : Point de vue chrétien sur l'art moderne

GUY ROBERT : Les Prix de 1956 du Cercle du Livre de France

JEAN MÉNARD : Benjamin Constant ou le joug de la vérité

SENS DES FAITS

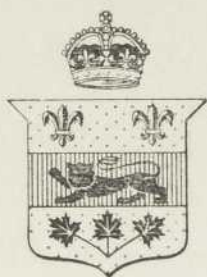
Soir de fiançailles — La Cie Renaud-Barrault dans « Christophe Colomb » et « Le Misanthrope » — Le Sabre d'Arlequin — Notes sur la poésie de Jean Cocteau — Le Congrès national de la Perfection à Madrid — Les disques.

ESPRIT DES LIVRES

DIRECTION :
MAISON MONTMORENCY
COURVILLE (QUÉBEC-5), P. Q.



ADMINISTRATION :
5375, AV. N.-D. DE GRÂCE
MONTREAL-28, P. Q.



VERS LA COMPETENCE

En plus de huit Ecoles Techniques et de près d'une quarantaine d'Ecoles d'Arts et Métiers, le Ministère du Bien-Etre social et de la Jeunesse maintient des centres de formation professionnelle préparant des ouvriers spécialisés et des techniciens à l'intention d'industries particulières. La spécialisation est un gage de succès et les écoles suivantes vous en offrent l'avantage :

L'ÉCOLE DES TEXTILES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC (Saint-Hyacinthe)

— Chimie-teinture — Fabrication des tissus de laine, de coton — Tricoterie — Armure textile.

L'ÉCOLE DES ARTS GRAPHIQUES DE LA PROVINCE DE QUÉBEC (Montréal)

— Typographie — Linotypie — Monotypie — Imprimerie — Reliure.

L'ÉCOLE DE PAPETERIE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC (Trois-Rivières)

— Fabrication des pâtes et des papiers — Conduite des machines à papier.

L'ÉCOLE DU MEUBLE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC (Montréal)

— Ebénisterie — Garniture — Céramique — Tissage — Finition — Sculpture sur bois — Décoration d'intérieur — Menuiserie en siège.

L'ÉCOLE DE MARINE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC (Rimouski)

— Navigation — Mécanique de marine — Télécommunications.

RENSEIGNEZ-VOUS — DEMANDEZ LES PROSPECTUS

Ministère du Bien-Etre social et de la Jeunesse

HON. PAUL SAUVÉ, C. R., MINISTRE

GUSTAVE POISSON, C. R., SOUS-MINISTRE

Tél. LA. 4-3048

LORD COMPAGNIE LIMITÉE

J. H. LORD, Ing. P., président
Structures d'acier

4700, IBERVILLE

MONTRÉAL, P. Q.

Tél. WE. 1125-6

LANIEL AMUSEMENT, INC.

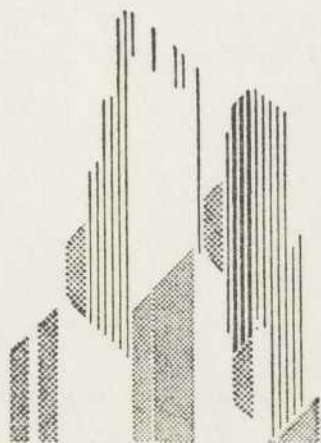
Distributeur de Phonographes
et de jeux de tous genres

Bureau-chef :

1807-15 ouest, NOTRE-DAME

MONTRÉAL, P. Q.

Avec les compliments de



Montréal

1460 ouest, Serbrooke

Tél. MA. 2214

A. JANIN & CIE, LIMITEE

Entrepreneurs généraux

189, rue Saint-Jean

Québec, P. Q.

TABLEAU D'HONNEUR

MONTREAL, P. Q.

BOUDIN HYGIENIQUE « Taillefer & Fils », 2180, Papineau
DESJARDINS, Roméo J., A.D.B.A., architecte,

3605, Hochelaga

DESLAURIERS ENRG., Horace, successeurs: Roger
 Deslauriers, boucher, étal no 11, Marché Atwater,
 tél. FI. 8042

EXCELSIOR LIMITÉE, lavage de vitres,
 429, Saint-Vincent, tél. UN. 1-4335

DESMARAIS & FRÈRE, 2144, Av. Papineau
GAUTHIER & CIE, LIMITÉE, J. E., ferronnerie,
 peintures, 1280 est, Ontario, tél. LA. 1-0880

LASALLE WELDING REG'D., Turgeon & Frères,
 1565, Iberville

LEMIEUX, Roland, épicier licencié et boucher,
 517, Atwater

PHARMACIE GODIN, Roger Godin, B.A., B.Ph., L.Ph.,
 4829, Av. Verdun, tél. PO. 6-0522

PHARMACIE RENÉ LAFERRIERE, 1871 ouest, Notre-Dame
SÉGUIN FRÈRES, N., importateurs, 4280, Frontenac et
 433-7 est, des Commissaires, tél. HA. 4291
 et LA. 6-2895-6-7

VALOIS STONE, Albert Marchand, prop., 3830 est, Ontario

Tél. LA. 2-1300

I. NANTEL, INC.
 BOIS DE CONSTRUCTION

Angle DEMONTIGNY et PAPINEAU MONTREAL, P. Q.

Tél. UN. 1-5781 B. P. 1019

Coopérative Fédérée de Québec

105 est, SAINT-PAUL MONTREAL, P. Q.

Tél. EL. 6956 Rés.: 4381, Harvard

GUY GUÉRIN, B.A., LL.L.

Avocat, C.C.S. — Professeur à l'Université de Montréal

170 est, Dorchester (suite 310) — Tél. PL. 9177 — Montréal

Tél. YO. 5322-1 Bureau - Office: MACKAY & MACKAY

JULIEN S. MACKAY

NOTAIRE — NOTARY

4948, Av. VERDUN VERDUN, P. Q.

HOMMAGES

de

Trans-Canada Shoe Ltd.

40 magasins à votre service
 dans la province de Québec

HOMMAGES DE

LÉO BESSETTE & FILS

413, WILLIBROD (Verdun) MONTREAL, P. Q.

ERNEST POUPART LIONEL POUPART
 Tél. LA. 1-3218 Tél. RA. 7-5409

C. POUPART LIMITÉE

Contracteurs en excavation et terrassement

Tél. LA. 1-3218 — Tél. LA. 4-5214

Bureau: 2443, MESSIER MONTREAL, P. Q.

Tél. UN. 6-7721-7725

Arthur Surveyer & Cie Arthur Surveyer, D. Ing.
 1911-1946 E. Nenniger, Ing. P.
 J. G. Chênevert, Ing. P.

HOMMAGES DE

**Surveyer, Nenniger
 & Chênevert**

INGÉNIEURS CONSEILS

Edifice Keefer

1440 ouest, Sainte-Catherine, Montréal-25

Entreposage de fourrures

Tél. RI. 7-2491

NETTOYEURS
 Ltée



CLEANERS
 Ltd.

TEINTURIERS

Nettoyage — Pressage — Entreposage

15 camions pour vous servir — Nettoyage de haute qualité

120, BOULEVARD SAINTE-CROIX

VILLE SAINT-LAURENT, P. Q.

Jean-Paul Lalonde, B.Sc.A., I.C.

Roméo Valois, B.Sc.A., I.C.M.Sc.

HOMMAGES DE
LALONDE & VALOIS
INGÉNIEURS CONSEILS

Edifice Canada Cement

MONTREAL, P. Q.

AVEC LES HOMMAGES DE

C. K. V. L.

Le Poste des étoiles

850 au Cadran

Le seul Poste au Canada français sur les ondes 24 heures par jour

Tél. TR. 2525-26

Tél. PO. 6-5969

ARMAND HÉBERT LUMBER, INC.

BOIS DE CONSTRUCTION

2985, Av. BUTLER (coin Atwater)

MONTREAL, P. Q.

Rés. : 4380, Jeanne d'Arc

Tél. CL. 5-2287

ARTHUR BÉLANGER

NOTAIRE

Bureau : 3266 est, ONTARIO — Tél. LA. 3-7867 — Montréal,

Tél. LA. 4-1177

Service de Pneus Stadium, Ltée

Pneus neufs et usagés — Vulcanization
Ressemelage — Alignement de roues

1871, DELORIMIER

MONTREAL, P. Q.

The Sicily Asphaltum Paving Co. Ltd.

150 ST. VIATEUR ST. EAST

MONTREAL-14, P. Q.

Tél. PL. 7307

RESTAURANT — SPAGHETTI HOUSE

G. POGGI, PROP.

Da Giovanni

Repas à toutes heures

Spécialités : CUISINE ITALIENNE

Spaghetti avec sauce exclusive et les meilleurs choix de PIZZA

572 EST, SAINTE-CATHERINE

MONTREAL, P. Q.

REGARDE OÙ TU METS LE PIED



Pionniers du véritable chauffage
par rayonnement au Canada.

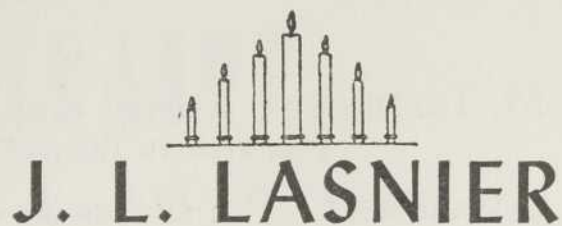
Ne confiez pas au premier
venu vos travaux de chauffage-
plomberie, recherchez une
Maison de confiance. J.-W.-
JETTE a à son actif des tra-
vaux d'envergure pour le
compte d'hôpitaux, institu-
tions ou industries. Construi-
sez-vous ? N'oubliez pas que
notre expérience, notre outil-
lage et notre main-d'œuvre,
nous permettent de mener à
bien tous les travaux qui nous
sont confiés, et rapidement.

TÉL. MARQUETTE 4107
360 EST. RUE RACHEL MONTRÉAL

Securitas

Formule d'épargne par versements
mensuels, doublés d'une assu-
rance-vie sans frais. Demandez
la documentation au gérant de
votre succursale.

La Banque Provinciale
du Canada



Doyens de la Chandellerie au Canada



ENREGISTRÉE

*Fabricants de cierges, chandelles et bougies
de toutes sortes
depuis cinq générations*

Tél. ORléans 4-6557
2, rue Saint-Antoine
LONGUEUIL, P. Q.

PRODUITS LAITIERS DE QUALITÉ



Bureau-chef :

4141, Saint-André
Tél. LA. 3-3121

Succursale :

920, boulevard Décarie
Tél. DE. 3561

Sommaire

Mars 1957

M.-M. TREMBLAY : *L'appel d'un pêcheur*

Pour avoir vu *The Red Shoes*, l'auteur nous en livre les émanations poétiques.

A. LAMARCHE, O. P. : *Eloges de « la gauche » ou des constructeurs de la Cité chrétienne*

« Si au lieu d'être dans le cœur, la pureté monte à la tête, elle fait les sectaires et les hérétiques ».

B. LACROIX, O. P. : *Saint Augustin, pasteur d'âmes*

Il faut voir Augustin parmi ses fidèles d'Hippone, dans cette ville maritime ouverte à tous les passants comme à toutes les influences. Comment s'y prendra-t-il pour toucher cette foule où les *audientes* sont beaucoup plus nombreux que les *intelligentes* ?

ROBERT BRASSY : *Point de vue chrétien sur l'art moderne*

Ce point de vue en vaut bien d'autres mais il est loin de faire honneur à l'art moderne.

GUY ROBERT : *Les Prix 1956 du Cercle du Livre de France*

Faut-il en conclure que notre littérature canadienne-française est sur la bonne voie et progresse toujours ?

JEAN MÉNARD : *Benjamin Constant ou le joug de la Vérité*

« Cet homme avait d'incontestables faiblesses, des faiblesses telles que si on lui voit des fidèles, on ne lui verra jamais de disciples ».

Le sens des faits

H.-M. ROBILLARD, O. P. : « Soir de fiançailles ».

GILLES MARSOLAI : « La Cie Renaud-Barrault dans « Christophe Colomb » et « Le Misanthrope ».

GUY ROBERT : « Le Sabre d'Arlequin ».

JEAN-GUY PILON : « Notes sur le dernier choix de poèmes de Jean Cocteau ».

GEORGES DEMAÎTRE : « Le Congrès national de la Perfection à Madrid ».

GUY FAUCHER : « Les disques ».

L'esprit des livres

A. MUNIER : « Manuel de philosophie ».

CH. G. PANNETON : « L'Enfer ».

PIERRE BLANCHARD : « L'attention à Dieu selon Malbranche ».

JEAN BOMBARDIER : « Sainte Marie de Nazareth ».

ROBERT CHOQUETTE : « Œuvres poétiques ».

M.-M. DESMARAI, O. P. : « Le bonheur, cet inconnu ».

RUSSEL SCOTT YOUNG : « Vieilles chansons de Nouvelle-France ».

X. LÉON-DUFOUR : « Concordance des Évangiles synoptiques ».

Mgr L. CERFAUX : « La voix vivante de l'Évangile au début de l'Église ».

JEAN COLSON : « Les fonctions ecclésiales aux deux premiers siècles ».

MILLAR BURROWS : « Les Manuscrits de la Mer Morte ».

J. H. WALGRAVE, O. P. : « Newman, le développement du dogme ».

PIERRE THEILLARD DE CHARDIN : « Lettres de voyage ».

G. VAUTHIER : « Prions avec le roi David ».

JEANNE CAPPE : « Les saints dont vous portez le nom ».

Z... : « Dictionnaire du jeune chrétien ».

ANDRÉ NEHER : « Moïse et la vocation juive ».

CLAUDE TRESMONTANT : « Saint Paul et le mystère du Christ ».

CHARLES LEDIT : « Mahomet, Israël et le Christ ».

LÉON POIRIER : « Un homme appelé François d'Assise ».

MARCELLE AUCLAIR : « La vie de sainte Thérèse d'Avila ».

ALAIN GUILLERMOU : « La vie de saint Ignace de Loyola ».

D. LEVACK : « Saint Alphonse-Marie de Liguori ».

G. HUNERMANN : « Le vainqueur du Grapin ».

Mgr F. TROCHU : « Sainte Bernadette ».

THOMAS MERTON : « Marthe, Marie et Lazare ».

LÉONCE CELIER : « Frédéric Ozanam ».

PIERRE ARMINJO : « Le Monde nouveau ».

F. D'HAUTEFEUILLE : « La lumière sans l'ombre ».

TONY VAN NIHEM : « Des poissons et des hommes ».

MAPIC DE TOULOUSE-LAUTREC : « Savoir faire la cuisine ».

MICHAEL PFLIEGLER : « Prêtre et sacerdoce ».

ROCH CARRIER : « Les Jeux incompris ».

A. MALO : « L'Épopée inachevée de nos lieux saints ».

X... : « La voix du silence : Yogan du Christ ».

MAISON MAME : « Sept livres pour les jeunes ».

REVUE DOMINICAINE

Directeur :

R. P. ANTONIN LAMARCHE, O. P.

Maison Montmorency, Courville (Québec-5), P. Q.

Vol. LXIII

Tome I

Mars 1957

L'appel d'un pêcheur

THE RED SHOES

*Le sorcier dans sa boutique
anime les chaussons rouges
d'un sourire maléfique ;
un à un flambent les bouges.*

.....

*Comment sortir de cette ombre
où je suis et où je pleure,
fuir tous ces spectres si sombres
qui vont et hurlent les heures !*

*Nous réclamons des cymbales
ils choquent leurs os séchés,
le soleil n'a que des râles
minuit, des robes fanées.*

*Sur le trou noir à ma porte
se penchent nos entraîneurs
avec chacun une hotte
où reluisent nos valeurs.*

REVUE DOMINICAINE

Ils jettent l'or dans la nuit
que nous perdons en dansant,
des larrons creusent le puits
et y laissent tout leur sang.

Notre rôle après-demain,
pareil à nos compagnons.
Ils y descendent sans main
et crevés par trop de dons.

Ramassons notre bagage
éloignons-nous sans grandeur
chaque devoir à son âge ;
nous sommes grands pour le leur.

Il y a vers l'horizon
où les hommes s'établissent,
des aurores pour nos fronts
des largesses rédemptrices...

Marguerite-Marie TREMBLAY
de la Société des Écrivains

Eloges de «la gauche» ou des constructeurs de la Cité chrétienne

Si au lieu d'être dans le cœur, la pureté monte à la tête, elle fait les sectaires et les hérétiques (Cf. J. MARITAIN, Humanisme intégral, p. 265).

Dans son allocution aux nouveaux Cardinaux, 20 février 1946, S. S. Pie XII disait : « Si à des temps et à des moments déterminés, l'une ou l'autre civilisation, l'un ou l'autre groupement ethnique ou classe sociale ont fait plus que d'autres sentir leur influence sur l'Eglise, cela ne signifie pourtant pas qu'elle se soit inféodée à aucun ni qu'elle se soit pétrifiée, pour ainsi dire, en un moment de l'histoire, en se fermant à tout progrès ultérieur... L'Eglise, dans sa marche, suit sans pause et sans heurt le chemin providentiel des temps et des circonstances. Tel est le sens profond de sa loi vitale de continuelle adaptation... Elle tend de tout son effort au but que saint Thomas d'Aquin, à l'école du philosophe de Stagire, donne à la vie des communautés, qui est de lier les hommes entre eux par les liens de l'amitié ».

En janvier 1948, à la jeunesse italienne, Sa Sainteté disait : « L'Eglise vit dans le temps et pour le jour où l'on est, pour les problèmes et solutions du moment où l'on vit, pour les hommes de chaque époque... L'Eglise n'est pas une réalité bornée et prisonnière de la théorie ».

Le 21 novembre 1950, en exaltant le développement des Ordres religieux, Elle disait : « S'il y a une inquiétude insolite chez les jeunes qui proclament qu'il faut être de son temps, si certains de ces jeunes parmi les religieux veulent changer les fondements du futur apostolat, il y a dans cette attitude une partie de raison car les fondateurs qui firent les lois des Instituts religieux pensèrent eux-mêmes à des œuvres nouvelles pour aller au-devant des nécessités de l'Eglise. Et c'est ainsi que naquirent les entreprises qui n'admettaient pas d'être retardées, de sorte qu'eux aussi s'adaptèrent aux exigences de leur époque ».

Récemment, les Conversations internationales de Saint-Sébastien (Espagne) où neuf pays étaient représentés signalaient « L'unanimité des participants sur le besoin d'un effort plus poussé d'adaptation à différents niveaux de la vie de l'Eglise dans une époque et dans un monde en vive fermentation... Fait qui ne peut avoir sa source que dans une inspiration providentielle du Saint-Esprit. Deux aspects fondamentaux de cette inquiétude le confirment : l'amour à l'Eglise qui inspire les critiques à l'intérieur d'elle-même, et l'esprit de soumission à la hiérarchie qui domine parmi les chrétiens d'aujourd'hui au moment où l'obéissance est en crise partout ailleurs » (Cf. *Inf. cat. inter.*, no 31, p. 9).

Dans *Témoignage chrétien*, 12 octobre, le Cardinal Feltin répond au rédacteur en chef : « L'Eglise d'aujourd'hui est pleine de laïcs qui veulent dire quelque chose et ont quelque chose à dire. Ils sont l'une des meilleures preuves de l'éternelle jeunesse de l'Eglise ».

Une note des Cardinaux et Archevêques de France sur la diffusion de la presse catholique (Cf. *Inf. cat. inter.*, no 37, p. 6) se termine ainsi : « Journalistes, propagandistes et lecteurs auront le souci d'une charité vraie. Ils éviteront les polémiques personnelles, les critiques inutiles, et le reproche de manquer de fidélité à l'Eglise, trop fréquemment adressé à ceux qui ne pensent pas comme eux. Les catholiques éviteront de présenter leurs options personnelles comme l'enseignement de l'Eglise. Ils auront soin de ne pas porter des condamnations qui sont du ressort exclusif de la hiérarchie ».

* * *

Ces éloges s'adressent à tous ceux qui travaillent, qui s'avancent avec l'Eglise sur le chemin providentiel des temps et des circonstances, suivent sa loi vitale d'adaptation... pour les problèmes et solutions du moment où l'on vit... adaptation sentie depuis bien des années par les chrétiens des pays les plus divers... réclamée par des laïcs qui veulent dire quelque chose et ont quelque chose à dire. Ainsi l'Eglise concilie-t-elle traditions et progrès, car elle sait que des traditions, si vénérables

ELOGES DE LA « GAUCHE »

ou sacrées soient-elles, pour survivre, doivent s'assimiler constamment les vraies valeurs de la tourmente du moment et en sortir toujours plus puissantes et plus riches pour l'avenir des nations et des individus.

Ces éloges s'adressent à tous ceux qui ont la pureté dans le cœur et la lumière dans l'esprit, à tous ceux qui cherchent sincèrement à adapter le message de l'Évangile et de l'Eglise aux hommes de notre temps, à tous ceux qui travaillent pour un monde meilleur par l'affermissement et l'extension du règne de Jésus-Christ, à nombre de ceux que M. Robert Rumilly¹ situe à *gauche*. Il arrive pourtant à ces *gauchistes* d'animer la vie de l'Eglise et de maintenir son éternelle jeunesse. Ils sont eux aussi les vrais constructeurs de la Cité chrétienne. Mais ce vocabulaire importé : *gauche*, *droite*, importé comme son signataire d'ailleurs, ne répond nullement à la réalité canadienne-française. Ceux que l'aveuglement ou... la servilité d'un homme place à *gauche* ne sont en réalité ni à droite ni à gauche mais se tiennent au-dessus de l'une et de l'autre, alors que la *droite* de M. Rumilly rampe, servilement, crapuleusement sous la *gauche*. La critique malveillante de tous les personnages et organismes qu'il dénonce en est la preuve irréfutable. Oui, M. Rumilly, nous acceptons d'être *de gauche* avec tous les groupements et institutions que vous dénoncez et nous y resterons parce que nous sommes en réalité au-dessus de la droite et de la gauche comme la lumière de l'Évangile qui éclaire aussi bien les boucs que les brebis.

Notre *Madiran* canadien, largement inspiré par son homonyme d'outre-mer, comme lui, ne sachant ce qu'il fait ni ce qu'il écrit, ignorant même la dénonciation de cette tendance par le secrétaire de l'Épiscopat français, Son Excellence Mgr Guerry et Son Eminence le Cardinal Gerlier, eux pourtant qui doivent savoir ce qu'ils disent et ce qu'ils font, notre superficiel historien vient, sans le vouloir, de faire *gauchement*, par manière d'*infiltration*, l'éloge de ceux qui pensent et travaillent dans la lumière de l'Eglise et sous le contrôle de la Hiérarchie. Si on passait au filtre de l'Honnêteté cette *infiltration*, il en resterait peu de choses.

1. *L'infiltration gauchiste au Canada français*. Edité par l'auteur, 118, Av. Lazard, Montréal. 148 pages.

Récemment, l'Université de Montréal, sous la plume de M. André Bachand, directeur des Relations extérieures, a rétabli les faits d'une façon académique mais ferme alors que MM. Guy Frégault, Maurice Séguin, Michel Brunet de l'Institut d'Histoire avaient déjà signalé leur refus énergiquement, d'une façon démocratique. D'autres se taisent pour mieux rire. Laissant à chaque groupement incriminé le soin de se disculper, il importe cependant de relever ici les attaques contre les Dominicains.

« On peut d'ailleurs se demander si les Dominicains canadiens ne sont pas tentés d'entrer dans le réseau gauchiste, à l'exemple des Dominicains français que le Saint-Siège a dû refréner » (p. 109). Les assis, les arriérés, les enlisés dans leurs traditions immobiles n'ont sûrement pas besoin d'être refrénés. Au contraire, ils ont besoin d'un bon coup de pied... Ceux qui marchent avec élan, ceux qui avancent comme des apôtres au cœur de feu, ceux qui combattent ardemment pour le triomphe de Jésus-Christ par son Eglise, sous toutes ses dimensions, ceux-là seuls ont besoin d'être refrénés, parce qu'ils ont du cœur et c'est un hommage à leur zèle. Alors ils s'arrêtent, ils font halte, et cet arrêt est tout à leur honneur. Ils s'arrêtent pour refaire leur plein d'essence. Et demain vous les retrouverez de nouveau sur la ligne du feu, la première, loin des embusqués qui tirent dans le dos des braves. Ce sont des troupes d'élite que l'Eglise surveille parce qu'elle les apprécie et les aime.

Si on pouvait rayer d'un trait de plume tout ce que les Dominicains français ont fait pour le trésor spirituel et intellectuel de l'Eglise : théologie, philosophie, spiritualité, Ecriture sainte, éloquence, liturgie, pastorale, etc... même si on supprimait uniquement la magistrale œuvre exégétique du Père Lagrange, ou bien seulement l'excellente *Bible de Jérusalem*, l'Eglise en sortirait singulièrement appauvrie. Dans votre vocabulaire, M. Rumilly, ce sont des *gauchistes* qui ont fait ces œuvres. Alors, honneur à la *Gauche* ! Elle est la gloire de l'Eglise, de la Chrétienté et du Monde !

Monsieur Rumilly, aux pages 106, 123, 134 de votre *infiltration* ignoble, on lit des choses décevantes sur la Faculté des Sciences sociales de Laval et sur son fondateur, le Père Lévesque, O. P. Ce dernier est mon Supérieur. Et j'en suis fier, même si c'est à son insu que je rédige cette chronique. Quand vous affirmez, M. Rumilly, que le P. Lévesque a fait de la Faculté des Sciences sociales de Laval un foyer de gauchisme (p. 106), votre gaucherie vous rend benêt. Vous ignorez que dans les Universités catholiques, chaque faculté est organisée selon un programme bien déterminé dans tous ses détails, approuvé par les autorités locales et finalement par Rome. A Laval, la dite Faculté s'alimente aux sources les plus pures de la philosophie thomiste et de la doctrine sociale de l'Eglise, lesquelles projettent leur lumière sur les sciences positives et sur toutes les contingences économiques, politiques et sociales d'un monde qui se crée tous les jours. Les professeurs y sont choisis pour leur compétence et non pour autre chose. Cette Faculté est reconnue comme étant la plus complète, la mieux organisée non seulement de l'Amérique mais de l'Europe, au dire des étudiants étrangers qui sont venus y parfaire leurs études. L'ex-impératrice d'Autriche, Zita, en y plaçant ses quatre enfants en 1939, disait : « C'est la meilleure école que je connaisse, la plus complète ». Et depuis lors elle est devenue Faculté et s'est considérablement perfectionnée. En ces derniers temps, il est même arrivé plus d'une fois à Son Eminence le Cardinal G. Pizzardo, préfet de la Sacrée Congrégation des Séminaires et des Universités, de présenter cette Faculté, en brandissant son annuaire qu'il garde toujours près de lui, comme un modèle à toutes les Universités catholiques qui veulent faire quelque chose en sciences sociales. De plus, le Chancelier de l'Université de Salamanque (Espagne), Mgr Barbado, désireux de fonder une Faculté de Sciences sociales en son pays, envoya ses futurs professeurs se former à Laval. Dans cette Faculté comme dans les autres, si des déviations s'y produisent, il appartient au Recteur ou au Grand Chancelier d'intervenir et non au dernier des historiens. Et les fruits font honneur à l'arbre. Il serait intéressant de signaler tous les postes de commande que dé-

tiennent honorablement les anciens de cette Faculté dans l'Eglise et dans l'Etat. Mais passons...

A la Maison Montmorency (p. 109), tout comme à la Faculté des Sciences sociales, le créateur de l'*infiltration* n'y est jamais venu. Il est bien mal placé pour dire ce qui s'y passe. Au moins qu'il apprenne ici qu'elle a reçu, depuis un an, à peu près toutes les classes sociales : ouvriers, agriculteurs, hommes d'affaires, professionnels, universitaires, dirigeants sociaux, des prêtres et des religieux en grand nombre. Elle a même eu la visite de M. Albert Béguin (gauche), de M. Gustave Thibon (droite). Ce dernier y fit même une longue conférence sur l'*amour*. Dans cette maison entrent *Esprit*, *Témoignage chrétien*, *Vie intellectuelle*, *Vie spirituelle*, etc... même *Notre Temps*. Une bibliothèque est un lieu de formation et d'information. Tous ces ouvrages et bien d'autres y ont au moins droit de présence. Ils nous disent où va le monde. Pourquoi M. Rumilly qui semble bien connaître — je ne dis pas comprendre — *Esprit*, refuserait-il à ses confrères, au moins aussi cultivés que lui, le droit de lire cette revue ? Dans notre bibliothèque il y aussi une *Histoire de la Province de Québec*, tout près de Rohrbacher ?

A deux reprises, il s'y est tenu un Congrès de Prédicateurs. A cette occasion, question de sondage, une vingtaine de laïcs de divers milieux avaient été invités à dire ce qu'ils pensaient de notre prédication et ce qu'ils en attendaient. C'est un procédé très efficace si on ne veut pas crier dans le désert. Aucun d'eux n'a cherché à endoctriner les prédicateurs (p. 109), mais tous ont dit en toute franchise, parfois brutalement ce qu'ils pensaient. C'est d'ailleurs ce qu'on leur avait demandé. L'exposé de M. Gérard Pelletier, ce catholique militant, assoiffé de Vérité, à ma demande, a été reproduit dans la « Revue Dominicaine ». Ces rencontres ont été fraternelles et bienfaisantes à tous les points de vue. Et sans rien sacrifier ni dogme, ni morale, ni doctrine, nous sommes en mesure d'adapter le message évangélique aux besoins et aux exigences de tous ces jeunes qui maintiennent l'*éternelle jeunesse de l'Eglise*. On ne prêche pas aux gens de 1956 comme à ceux de 1906.

ELOGES DE LA « GAUCHE »

Au prochain Congrès de Prédicateurs, nous pourrons sûrement inviter M. Robert Rumilly. Et il sera accueilli, selon notre habitude, avec beaucoup de charité, de courtoisie, de fermeté. Qu'il soit sans crainte, la *Gauche* est très charitable et très hospitalière. Que M. Rumilly n'y craigne pas d'y perdre ses plumes comme à sa récente *Prise de bec*.

Enfin pour avoir placé sur la *Gauche* l'Université de Montréal et son Recteur, l'Université Laval, l'A.C.J., la J.E.C., les syndicats catholiques, Club Richelieu, Radio-Canada, etc... M. Rumilly a mis les Dominicains en excellente compagnie. Ils veulent même y rester sur cette *gauche* qui en vérité n'est ni à gauche ni à droite mais se tient au-dessus des deux et les domine. Dans son prochain cahier, M. Rumilly voudra bien nommer ceux qui ont accepté de faire route avec lui, sur sa *droite*. Nous avons l'impression qu'il restera seul dans sa galère¹.

Antonin LAMARCHE, O. P.,

Directeur de la « Revue Dominicaine »

1. Au moment de la mise en pages, nous recevons le dernier numéro de « Chronique sociale de France » entièrement consacrée à Catholiques de Droite ? Catholiques de Gauche ? Une grande enquête auprès de l'opinion catholique française. 84 réponses de l'extrême-gauche à l'extrême-droite dénotent que le mouvement catholique social... déborde les catégories de *droite* et de *gauche*. A plus forte raison, ici au Canada.

Saint Augustin, pasteur d'âmes

Saint Augustin, pasteur d'âmes de F. Van der Meer est un grand livre. Probablement la meilleure étude jamais consacrée à l'évêque d'Hippone depuis la première édition en 1938 de *Saint Augustin et la fin de la culture antique* de H.-I. Marrou. Mais, tandis que M. Marrou se préoccupe surtout des problèmes d'éducation et de culture, l'abbé Van der Meer s'intéresse plutôt aux questions de catéchèse, de prédication et de pastorale. Simplement un indice, assez significatif : M. Marrou prend plaisir à citer le *de doctrina christiana* ; Van der Meer utilise plutôt les sermons et les lettres. Les deux sources ne s'excluent pas, bien entendu. Question de perspective.

I

Saint Augustin, pasteur d'âmes, c'est saint Augustin vu dans la vie de tous les jours. Laissons-le s'introduire lui-même. La citation est peut-être longue pour un début de compte rendu, mais elle est si belle ! Dans cette vie, Augustin écrit à un collègue, rien n'est plus facile, plus agréable et mieux considéré des hommes, que les fonctions d'évêque, de prêtre et de diacre, si on veut les remplir par manière d'acquis et en flattant les hommes... De même, rien en cette vie et surtout en ce temps, n'est plus difficile, plus pénible et plus dangereux que ces fonctions d'évêque, de prêtre et de diacre ; mais aussi rien de plus heureux aux yeux de Dieu, que de faire son service comme notre Souverain l'ordonne. Je n'ai point appris dès mon enfance ni dès mon adolescence cette manière de servir ; au temps même où je commençais de l'apprendre, on m'a fait violence — sans doute pour mes péchés, car je n'en vois pas d'autre cause — pour me donner la seconde place au gouvernail, à moi qui ne savais même pas tenir une rame... Voilà la cause de ces larmes que plusieurs de mes frères me virent verser au moment de mon ordination.

* Paraît en 1946 sous le titre *Augustinus di Zielzorgen*. Traduit du hollandais en allemand en 1951. La présente version française (Editions Alsatia, 2 vol.) si excellente qu'on oublie que le livre ait pu être écrit dans une autre langue, date de 1955 et profite des derniers travaux.

Il a raison de craindre et de pleurer. Car, même si Hippone n'est ni Rome, ni Milan, ni Carthage, reste que c'est une ville maritime, une grande ville mixte, ouverte à tous les passants comme à toutes les influences. Les problèmes qui se poseront à l'évêque seront aussi variés que délicats, d'autant plus qu'ils ne cesseront de s'accumuler. Après les Manichéens, les Donatistes, puis les Pélagiens. Ajoutons à cela le vieux fond païen qui n'a jamais disparu, même après l'abolition du culte.

Les fidèles d'Hippone, eux ? Ce sont, pour la plupart, des gens bien ordinaires, des « chrétiens moyens » comme Van der Meer les appelle. Il y a une élite, sceptique et grognarde comme toutes les élites urbaines. En général, beaucoup d'*audientes* et peu d'*intelligentes* parmi tous ces gens. Renonçons à l'idée romantique d'une Eglise glorieuse et sans misère où évoluerait dans la paix et la tranquillité d'un milieu satisfait un grand « monseigneur » adoré et vénéré de tous ses fidèles. Bien sûr, l'assistance à l'église est nombreuse et dans la cathédrale les dimanches et grandes vigiles la foule chante avec enthousiasme des psaumes ; elle applaudit même et ne manque pas d'approuver de ses cris les sermons de celui qui les honore en même temps qu'il les instruit.

Mais la foule, c'est la foule (âge mental : 12 ans, disent les psychologues, version 1956). Les mêmes gens qui goûtent les sermons et emplissent l'église se retrouvent deux heures plus tard aux théâtres et aux cirques ; ou bien ils s'en vont chasser, jouer, se baigner et rire. C'est la vie ! *Combien y en a-t-il qui ne sont pas des nôtres et semblent être dans le giron de l'Eglise ?... Que de loups dans la bergerie !*

Et encore ! S'il n'y avait que le peuple, plus irréfléchi que malin. Mais même le clergé est touché. Il s'y trouve, dit Augustin, plus de paille que de bon grain. Un clergé incompetent fait des anticléricaux. C'est tout normal et c'est d'ailleurs facile de se moquer de ces clercs qui font profession de vertu et qui en ont si peu. Augustin entend tout. Il voudrait répondre à chacun. Aura-t-il toujours le temps ? Non. Non, parce qu'un groupe d'âmes le préoccupent davantage : celles qui pensent, qui ont des idées et les défendent. Les hérétiques vont l'empêcher de dormir. Surtout

les Donatistes ! Bruyants, tenaces et convaincants. Leur ascétisme impressionne. La polémique vole à saint Augustin le meilleur de son temps.

Il ne faudrait pas croire qu'il n'y a pas de bonnes gens à Hippone. Au contraire. Mais le pasteur d'âmes doit courir à la brebis égarée ou perdue, même s'il est plus réconfortant, naturellement on veut dire, de se laisser entourer de docilité et de douce orthodoxie. Ceci explique que tant de ses sermons et tant de ses lettres et tant de ses écrits ont été conçus en fonction du salut des hérétiques. Il n'a pas évidemment négligé les autres mais il ne s'est pas non plus limité dans son ministère à une minorité de bien pensants.

II

La vie de tous les jours du pasteur d'Hippone ? On la connaît : officier à la cathédrale, catéchiser, prêcher, corriger, prévenir le mal, écrire, discuter, trouver à travers mille besognes parfois absorbantes « quelques petites gouttes de loisir » pour des travaux personnels. Augustin est toujours débordé, tellement que certains jours il voudrait s'évader, aller ailleurs, ma foi ! disparaître. Comme ils sont heureux, dit-il, les moines qui peuvent régulièrement chaque jour travailler des mains et psalmodier les heures. Grand nerveux qu'il est, il passe sa vie à regretter, à s'inquiéter et à se préoccuper jusqu'au scrupule autant de ce qu'il ne peut pas accomplir que de ce qu'il accomplit. Il y a sa santé aussi. Tout ce que son corps peut lui faire endurer ! Maux d'estomac, asthme, oppressions chroniques, hémorroïdes. Les beaux jours sont rares. Et pourtant ! A force de réagir et de travailler, il vit jusqu'à 76 ans, ce qui prouve que l'on peut vivre aussi longtemps en donnant sa vie qu'en simplement voulant la conserver.

C'est justement ce qu'il a fait : donner sa vie. On se demande encore comment il a pu tant accomplir, tant écrire, tant prêcher. Comment, lui, le grand rhéteur de Tagaste, le superbe orateur, a-t-il pu s'adapter, vivre au milieu de tout ce va et vient, servir tous ces gens, si décevants certains jours ? Surtout, comment a-t-il pu rester digne, patient et si charitable ?

M. Van der Meer répond admirablement bien à toutes ces questions. Admettons que l'évêque d'Hippone était bien doué, qu'il était intelligent et assez perspicace pour saisir les problèmes d'un coup. Mais il avait aussi des principes, des vérités de vie, comme on dit. Elles expliquent ses attitudes. Le premier de ces principes, ce fut évidemment la charité. S'il les aime ses fils et ses filles d'Hippone ! Amour authentique et viril, pas seulement spirituel, mais amour très concret. Que ne ferait-il pas pour eux ? Lui qui se montre habituellement assez distant avec les autorités civiles, quoique toujours respectueux, n'hésitera pas, par exemple, à rencontrer celui-ci, celui-là, fût-il le pire des païens, fût-il proconsul, s'il pense qu'en tel ou tel cas le bien d'une âme est en jeu. Charité vivante et accueillante qui fait qu'avec ses ennemis, qu'avec les impies même et les anticléricaux, il reste digne et poli. « Seuls les méchants, disait-il, sévissent contre les méchants ».

Mais, autant il peut être doux pour les hommes, les individus, nous voulons dire, autant il peut se montrer terrible et lourd quand il s'agit de leurs erreurs et de leurs péchés en tant que tels. Comme dirait Maritain : il a le cœur mou mais l'esprit dur. Pas de chance à courir avec l'erreur : c'est un autre de ses principes.

La vérité est une et indivisible. Si sincère l'opinion soit-elle, si elle est fausse, elle n'a pas les mêmes droits que la vérité. Des extraits et des citations habilement choisis, agréablement introduits, nous permettent de vérifier comme sur le vif comment Augustin pasteur d'âmes sait respecter les hommes, tout en restant ferme et rigide devant leurs erreurs.

Pourtant, il n'est pas facile à scandaliser. Au contraire. Un esprit riche et généreux sait faire flèche de tout bois. Augustin regrette les hérésies, mais il sait aussi que les sectes provoquent les bons à devenir meilleurs. Le laid est une réalité complémentaire du beau, comme l'ombre de la clarté, comme la nuit du jour. La *cité de Dieu* progresse sur terre. Les méchants lui font parfois du tort, mais ils ont du moins le beau rôle de la provoquer au bien. *Etiam peccata !*

Peut-être faudrait-il ajouter qu'un point l'irrite un peu : le scandale trop facile des *petits esprits*, c'est-à-dire de ceux qui dénoncent, qui regrettent, qui pensent que... Il n'y a que les petits esprits, dira-t-il, pour s'occuper ainsi du mal des autres, comme il n'y a que les bons pour savoir que les bons existent : *N'allez pas dire, frères, oui, oui, un tel fait telle chose, et c'est un chrétien. Ne dites pas non plus : un tel est vrai croyant, et pourtant il boit, il entretient une maîtresse bien qu'il soit marié, il fait chaque jour de faux serments pour s'enrichir ; c'est un usurier, il court chez la diseuse de bonne aventure dès qu'il a la migraine, et il croit se préserver de la mort en s'attachant des rubans magiques au cou. Evidemment, ces fautes-là se remarquent, et les chrétiens de cette qualité se remarquent aussi. Mais le bien ne fait pas de bruit ; et il y a pourtant beaucoup de bien ; seuls les gens de bien s'en aperçoivent.*

D'où tant de magnanimité, tant de politesse et tant de pardons ? Toujours la même réponse : il les aime. Oui, il les aime jusqu'à se sentir responsable : « Comment se fait-il que je me sente responsable pour les autres ? » — « C'est l'Evangile qui m'inspire cet effroi ». En train de sermonner son cher peuple d'Hippone, il aura un jour ces mots émouvants : « Mes frères, je ne veux pas me sauver sans vous ».

Ah ! ce n'est pas qu'il va les dorloter maintenant. Loin de là. Chers chrétiens d'Hippone, il faudra bien vous aider malgré vous, vous aider à vous sauver, vous pousser à l'obéissance, donc parler fort, donc vous dire vos vérités, donc au besoin vous faire peur. Augustin, l'ami Augustin, profite quelquefois des droits que lui concède l'amitié pour leur crier son indignation quand ils ont mal agi. Il sait à quoi s'en tenir au sujet de cette masse de « chrétiens moyens », comme il sait quoi penser de ces repas funéraires qui tournent en orgies, ou de ces fortes assistances à la messe et aux vigiles, et on se précipite ensuite comme les païens aux cirques. La majorité ne peut être menée que par la crainte. L'amour ne peut diriger que la minorité des forts. A la majorité Augustin parlera, s'il le faut, un langage de fer ; il leur décrira les feux de l'enfer, la fin des temps et les châtiments éternels. S'il s'en trouve qui ne veulent pas

croire à l'enfer après les descriptions qu'il leur a offertes, c'est comme dirait Georges Sand qu'ils ont des raisons, de bonnes raisons, pour ne pas y croire. L'important pour le pasteur d'âmes, c'est non pas qu'ils aient peur ou non, mais qu'ils n'aillent pas en enfer.

On vient l'écouter quand même. Oui, il parle fort quelquefois ; mais comme il est sincère ! Et même s'il a parlé fort dimanche dernier, quelle compassion tout à coup ! Vous vous souvenez ? Simplement à penser que parmi son auditoire il se trouve peut-être des malades, des gens fatigués. Augustin abrège, ou bien introduit l'anecdote qui repose ou qui fait rire, l'image qui soulage l'attention. « Mieux vaut ne pas trop vous charger d'un seul coup pour que vous reteniez ce qu'on vous a dit ». D'ailleurs le vrai sauveur d'âmes, ce n'est ni le prédicateur Augustin, ni son sermon ; c'est Dieu. Le prédicateur, lui, ne fait que remuer la terre ; la rosée vient d'en-haut. Avant de prêcher, il a prié pour ses auditeurs ; il a choisi à l'avance les textes bibliques : il leur explique. Dieu fasse le reste !

Aujourd'hui, au XXe siècle, quelques-uns de ses sermons nous surprennent et nous fatiguent. C'est d'abord que nous les lisons au lieu de les entendre. Il y a aussi sa manie d'allégoriser à propos de tout. Victime et héritier des modes littéraires de son temps. Augustin déjà convaincu que « ce qui nous est suggéré par des symboles touche et embrase le cœur bien plus vivement que si la même vérité nous était présentée sans le mystérieux vêtement de ces images », accumule *opportune et inopportune* les images, les subtilités et les rapprochements parfois ridicules.

Chaque âge a ses exagérations. Et peut-être aussi chaque prédicateur. Le Seigneur en a vu bien d'autres, dirait Augustin.

* * *

Et voilà ! C'est un peu vite résumer un livre qui mériterait plus que ce minuscule compte rendu. *Saint Augustin, pasteur d'âmes* est un livre à lire et à préférer. Surtout, si on est prêtre.

Nous ne chicanerons pas les éditeurs de Colmar d'avoir laissé aller tant de fautes de frappe. A l'abbé Van der Meer nous ne saurions assez

dire nos remerciements. Peut-être pourrions-nous lui demander s'il n'a pas trop opposé le pasteur et l'écrivain, ou plutôt sacrifier l'écrivain au pasteur quand nous savons bien que pour Augustin la vocation d'écrivain était aussi *service des âmes*. C'est vrai qu'Augustin prêche beaucoup, qu'il va d'abord au peuple, qu'il visite les malades, qu'il se porte au secours de celui-ci et de celui-là ; mais au moment même où il s'occupe des âmes des simples, il trouve aussi le temps de faire avancer la rédaction difficile de son *de Trinitate*, du *de civitate Dei* et du *de doctrina christiana*. Admettons que saint Augustin a voulu être utile d'abord à la majorité (cf. lettre 169) : sa charité chrétienne ne lui rappelle-t-elle pas sans cesse qu'il lui faut être aussi tout à tous ?

Autre point. C'est vrai que le *de civitate Dei* a été effectivement composé pour un public mondial et pour tous les siècles (cf. *Augustin, pasteur d'âmes*, I, 90-91), mais c'est aussi vrai de dire que chaque tranche de cette grande fresque d'histoire universelle a été écrite et distribuée au public par tranches, pour répondre à des problèmes très immédiats, et en fonction d'adversaires et des chrétiens bien déterminés (v.g. I-V ; VI-VII ; v. lettre 184A).

Retenons plutôt — et Van der Meer nous l'apprend si bien ! — que ce qui a permis à Augustin écrivain et pasteur d'âmes, ou plutôt, nous dirions, écrivain parce que pasteur d'âmes, d'unir en son cœur comme dans sa vie tant d'activités et de s'occuper de tant d'âmes, c'est qu'il a mis son sacerdoce et tous ses talents au service de l'Eglise, de l'Eglise d'Hippone d'abord et par elle de l'Eglise universelle. C'est à propos de l'Eglise catholique, qu'il compare à une vieille mère — pareille à Monique ? — qu'il a dit cette parole aimable, si aimable qu'elle a fait souvent le tour du monde, et on n'est pas prêt de l'oublier non plus parce qu'elle résume trop bien l'attitude de tout vrai pasteur d'âmes :

*Personne ne peut avoir Dieu pour père,
s'il ne vénère l'Eglise comme sa mère.*

Benoît LACROIX, O. P.

Point de vue chrétien sur l'art moderne

Rivalisant avec la nature, l'artiste doit produire une œuvre organisée par l'esprit, et donner à sa production un sujet et une forme qui la fassent apparaître à la fois naturelle et surnaturelle. Il suffit que l'artiste fasse choix d'un sujet pour que celui-ci n'appartienne plus à la nature.

(GOETHE, *Introduction aux Propylées*)

Il va sans dire que nous ne faisons pas absolument nôtre, cet apophtegme du grand poète allemand. Si nous l'avons choisi et posé ainsi en exergue de cette étude, c'est qu'il semble représenter assez fidèlement les tendances actuelles de la peinture d'aujourd'hui, lesquelles — et cela n'est pas nouveau — convergent toutes vers un principe évident mais qui n'avait jamais été formulé bien nettement dans le foisonnement des théories picturales parvenues jusqu'à nous : celui de la déformation concertée et axiome de la déformation systématique qui a fait couler beaucoup d'encre, suscité bien des querelles de... grenier et créé un malentendu manifeste entre les peintres et le public, ne date pourtant pas d'aujourd'hui puisqu'on le retrouve chez les Byzantins aux premiers siècles de notre ère, encore que ce byzantinisme se soit tourné, après avoir atteint la perfection dans l'art figuratif, vers la déformation exclusivement décorative, la rendant ainsi accessible à tous. On ne peut assurément en dire autant de notre « byzantinisme » moderne. Pendant les années vingt, le français moyen, nourri d'académisme, allait encore à une exposition de peintres impressionnistes et cubistes comme on va au cirque pour s'amuser, rire tout son saoul ou pousser des cris d'horreur devant les toiles d'un grotesque évident de Rouault, cet « apologiste par l'horrible » dont les formes soulignées de traits noirs abusivement larges, transforment chacun de ses tableaux en des sortes de vitraux, gagnant de ce fait l'estime et la faveur de certains milieux religieux, ce qu'on s'explique assez malaisément.

Aujourd'hui, l'impressionnisme, voire le néo-impressionnisme, sont irréversibles, définitivement admis dans le glorieux patrimoine de l'art

français. Le public même non averti admire très sincèrement un Cézanne, un Manet, et les paysages d'un tragique intense, largement brossés aux rouges et aux blancs fantomatiques sur une tonalité brune d'un Vlaminck, accrochent longtemps son regard. Par contre, le cubisme, frère puîné de l'impressionnisme, a été proprement liquidé, lentement et sans fracas. Seul, le surréalisme, si tant est qu'il faille qualifier ainsi cette résultante des théories freudiennes, subsiste encore, sous forme de larves et de monstres hallucinatoires, grâce auxquels Picasso s'est illustré. Cet espagnol milliardaire, communiste notoire et mystificateur professionnel de surcroît, atteint aujourd'hui encore la grosse cote auprès des spéculateurs qui ne demandent évidemment pas à ses toiles le charme incomparable que donne au regard éduqué le jeu varié des lignes harmonieuses et de la polychromie du style imitatif, bête noire des peintres d'avant-guerre, voués à une esthétique de l'abstraction, hors de laquelle, pensent-ils, il ne peut y avoir de salut. Certes, les thuriféraires de l'art abstrait n'y vont pas de main morte lorsqu'ils proclament par la plume de Michel Ragon, catalogué comme « l'un des meilleurs critiques qui aient étudié l'art abstrait sous son aspect extrême » et proclamé sans appel comme autrement plus fécond que l'académisme figuratif : « l'art abstrait actuel suggère l'essence des choses. L'artiste « sauvage » sculpte « l'esprit du feu », l'esprit de la terre et non pas les eaux, le feu, la terre. L'artiste d'aujourd'hui fait de même. L'intellect le plus aiguë trouve au bout de son chemin le primitivisme le plus absolu. Et tous les deux ont abouti à la clairière du spiritualisme non révélé »¹.

Comprenne qui pourra, si l'on sait au surplus que cette « essence des choses » suggérée, consiste tantôt en d'énormes touches et traînées de couleurs placées au hasard sur la toile, tantôt en un invraisemblable fouillis de lignes au tracé plus ou moins grossier, sans formes connaissables, qu'il nous faut cependant admettre comme valables sous peine d'être taxé de crétinisme chronique par ces nouveaux serviteurs d'un art démentiel et satanique. Œuvres de déments en liberté en vérité (puisque

1. *L'aventure de l'art abstrait*, Laffont, édit., Paris.

des tableaux peints par quelques pensionnaires des asiles d'aliénés offrent une similitude frappante avec les leurs) ou tout aussi vraisemblablement, de fumistes, qui pratiquent le canular sur une grande échelle, étant donné que certains des tableaux de ces messieurs s'intitulent pompeusement « Hommage à Godefroy de Bouillon », « Hommage au Maréchal de Turenne », etc.

Mais qui sont et d'où sortent ces personnages dont certains s'évertuent par tous les moyens — dont le moindre suffirait à les faire arrêter sur la voie publique pour aliénation mentale caractérisée — à se donner le genre et le comportement d'un Salvador Dali de la peinture abstraite ? Vlaminck, le grand peintre, dans un article paru dans *Arts* en 1951, les définit ainsi : « Quand le pompier, pris d'une fureur révolutionnaire et croyant changer de peau, retourne sa veste et se jette à corps perdu dans l'art abstrait, il ne fait en réalité que changer de parti — de parti pris... » La réponse est toute dans cette spirituelle définition émanant d'un artiste authentique.

Dans tous les domaines, on sous-entend par pompier, la banalité et la platitude personnifiées. On conçoit sans peine que, incapables par leur médiocrité de se faire un nom dans la peinture figurative, assurés de ne jamais émerger de l'énorme masse des peintres du dimanche, ces ratés — c'est le mot — se soient jetés à corps perdu sur l'occasion qui s'offrait de se signaler à l'attention du monde des arts par des excentricités picturales « inventées » dit-on, par Kandinsky et Klee. Quoi qu'il en soit, l'éreintement assez virulent des peintres de l'abstraction par Maurice de Vlaminck, déchaîne encore aujourd'hui l'ire vengeresse de Michel Ragon lequel, cela va sans dire, défend ses amis : « Vlaminck, écrit-il, excellent peintre fauve au début du siècle, bien que d'un style peu personnel, trop marqué par Cézanne (cet effarant jugement a de quoi faire hausser les épaules d'un véritable connaisseur) est devenu depuis longtemps un paysagiste déclamatoire, à la violence emphatique, soulignée par des couleurs vulgaires. Vlaminck a manqué sa vocation. Il était doué pour la polémique et aurait pu tenir la place d'un Léon Daudet de gauche. Il

a préféré peindre ses vociférations ». Ces propos n'ont absolument rien d'étonnant venant de la part d'un « critique d'art » qui écrit également sans rire : « Max Jacob disait qu'il fallait être un grand poète pour être sans péril un poète moderne. Il faut également être un très grand peintre pour devenir un peintre non-figuratif valable. Le peintre non-figuratif médiocre, n'offre qu'un vide, qu'une platitude désespérante. C'est donc qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir que très peu de peintres abstraits valables ».

Il y aurait évidemment de quoi pleurer si cela ne prêtait plutôt à rire, et Dieu sait si ces gens-là obtiennent un franc succès de rire. Concluons que toutes les théories et les efforts de ces plaisantins à froid pour justifier le grotesque qui leur est cher sont fondées sur ce postulat que j'imagine et qui doit être vrai sans doute : L'art abstrait consiste à éliminer ce que la sensation comporte d'éléments visuels ainsi que les formes normalisées dans tout le cosmos, sans tenir aucunement compte du fait que, de même qu'un discours prononcé en chinois restera lettre morte devant une assemblée de français, le visiteur d'une exposition des loufoqueries qu'ils organisent, restera bouche bée devant une toile sur laquelle aura batifolé la queue d'un âne, trempée dans des pots de peintures différentes, à la manière d'Apollinaire et de Jarry, lesquels exposèrent effectivement une toile de ce genre, peinte par le même procédé (cette anecdote est vigoureusement authentique) et que le Salon des Indépendants de l'époque avala, sans sourciller. Juste revanche de Maître Aliboron sur l'insondable bêtise humaine. C'est dire que la part de la mystification dans cet « art » nouveau et persistant, est immense. Certains s'y laissent prendre de bonne foi. On a vu de graves messieurs discuter sans l'ombre d'un sourire, sur ses mérites comparés, ce qui évidemment ne laisse pas d'être extrêmement comique pour qui songe au caractère singulier et hermétiquement bouffon de cet art que l'on ne peut assurément pas qualifier de composite et qui symbolise si bien notre époque apocalyptique.

Robert BRASSY

Les Prix 1956 du Cercle du Livre de France

Une surprise cette année au Cercle du Livre de France : le Prix 1956 a été accordé à trois livres : *Les Inutiles*, d'Eugène Cloutier, *Mon Fils pourtant heureux*, de Jean Simard, et *L'Echéance*, de Maurice Gagnon.

Au lieu d'essayer une comparaison entre ces trois livres, ou un classement quelconque, j'aime mieux les prendre tels quels, en me disant que c'est là un signe tout à fait encourageant de constater que ceux qui ont pour fonction d'attribuer chaque année le Prix n'en soient pas venus à un accord commun : c'est sans doute parce que les trois livres ont des valeurs bien intéressantes !

Nous connaissons Cloutier déjà par *Les Témoins* et par son travail précieux à la télévision ; *Hôtel de la Reine* et *Félix* avaient établi un contact entre Jean Simard et le public ; Maurice Gagnon, lui, était inconnu : mais maintenant il est solidement lancé !

* * *

Eugène Cloutier étonne et fascine : nous voici donc en compagnie de ses deux escogriffes d'*Inutiles*, aux frontières équivoques du normal et de l'anormal et matières humaines !

Jean et Antoine préparent sérieusement, et avec une étrange ingéniosité, leur évasion de la maison de santé où ils se sentent prisonniers ; ils s'évadent, et s'essaient à vivre dans ce drôle de monde, de l'autre côté des grilles et des barbelés, dans ce drôle de monde dont on les « protégeait » par des grilles et des barbelés.

Cloutier fait œuvre expérimentale, audacieuse, et généreuse. Jean et Antoine sont pèlerins, ambassadeurs, conquérants et mendiants d'amitié. Le sujet des *Inutiles*, leur raison de vivre ? L'amitié ou la folie ?

Nous voyons chaque jour des personnages dits « normaux » poser de bien drôles de gestes : mais ces deux diables de mauvais garçons posent, eux, des gestes renversants de lucidité, de logique à froid, et d'humanité.

Jean et Antoine s'évadent donc, en costumes de clérical et de policier (les forces en vigueur *hic et nunc* pensent-ils peut-être), d'ailleurs d'accord avec le chauffeur de taxi : « Un curé et un *policeman* du même coup... c'est quasiment toute la province de Québec que j'ai embarquée là ! »)

Le grand coup : une mise en scène digne des plus audacieux dévaliseurs de banques : « Sans argent la partie est perdue d'avance... » Alors ? Et les aventures étranges se succèdent, dans un bien drôle de monde. C'est à proprement parler « une histoire de fous ». Elle nous laisse tout désarmés, tout étourdis, nous et notre gros équilibre !

Décus ? Non ! Mais, vraiment, la forme est si neuve, et inusitée, le style si fuyant, l'ensemble si flou et insaisissable. Les personnages eux-mêmes se cherchent : une présence sans poids, une densité sans ombrage, une dimension sans projection possible.

« Le secret de l'amitié vraie : c'est dans cette insistance à comprendre qu'elle réside... On croit que l'amitié se situe au-delà des faits, alors que ce sont les faits qui lui donnent une forme et en maintiennent l'illusion... »

D'où vient à Cloutier l'idée d'une finale en plein cœur d'un incident de notre hockey professionnel ? De sa verve maligne, de sa fantaisie audacieuse, de son grand talent.

* * *

« Une tentative d'objectivation, une espèce d'examen de conscience où je sois ensemble juge et partie, et qui me serve en quelque sorte d'exorcisme », écrit Jean Simard dans *Mon Fils pourtant heureux*.

Un livre inclassable, en marge de toutes catégories, fait par un conteur charmant, qui fouille l'âme (et les recoins surtout) de ses personnages d'une façon tout à fait inattendue, amusante ; observations aiguës, incisives, transposées dans un système de savantes généralisations ; un paquet de faits divers quotidiens qui nous touchent de près et nous chatouillent ; un ensemble de souvenirs, une confession ? ou une charge, et des plus directes, aux particularités équivoques de la vie intime de notre chère Province ?

LES PRIX 1956 DU CERCLE DU LIVRE DE FRANCE

Ironie, certes. Mais aussi réflexion. Analyse ; ou plutôt : observations attentives des faits et gestes d'une certaine famille et de son horizon. Lucidité avant tout. Authenticité de l'observation. Vérité du témoignage.

« ... Il n'aurait pas déplu à madame Navarin de posséder, comme tant d'autres mères, son « petit prêtre », et l'assurance du salut éternel (page 76) ... Car il est toujours pénible aux enfants de voir déraisonner les adultes (page 77) Au débotté, trois jours de « retraite » et de coercition inauguraient l'année scolaire, et vous retournaient comme un gant les nouveaux venus, ahuris de sermons, de cantiques, de confessions obligatoires, et de communions en masse... Un sermon sur la masturbation et un autre sur l'enfer marquaient le point culminant de la retraite (page 108) », etc.

Tout cela, les notes précédentes et les quelques citations, donnent une idée bien vague de cette étrange œuvre qu'est en définitive (et même dès le premier contact) *Mon Fils pourtant heureux*. Car c'est là une pièce bien faite, ciselée, soignée dans le détail, étudiée dans sa portée totale, dite avec souplesse, dans une forme à l'occasion pétillante, ici quelque peu cynique, là plutôt drôle.

Il ne faut pas crier au chef-d'œuvre : dans cette catégorie il n'y a pas et ne peut y avoir de chefs-d'œuvre : mais pour qu'un homme ait l'audace et le talent de produire un tel livre, il lui faut une quantité de qualités que nous ne pouvons pas ne pas admirer. Pour qu'un écrivain puisse parler de lui sans que le lecteur ne s'en rende compte et encore moins ne s'en fatigue, tout au long d'un livre, il faut inévitablement que l'auteur en question ait su atteindre à l'universel, au fond, à l'homme, sous un de ses aspects principaux. Livre équilibré, qui fait réfléchir tout en amusant spirituellement : mais ce serait presque là la formule idéale de l'éducation moderne : instruire sans douleurs !

* * *

L'Echéance de Maurice Gagnon, triple échéance : nous prenons contact avec Julien Harcourt au moment où il apprend que sa vie est

directement menacée, et que seule une intervention chirurgicale dangereuse lui donnerait l'espoir d'une hypothétique amélioration : première échéance à rencontrer, la plus pressante, semblerait-il, parce que la plus personnelle ; mais non. Grand industriel, Harcourt voit l'œuvre de sa vie, son usine, gravement menacée par une crise à la fois technique et financière : seconde échéance, au niveau professionnel, qui prend d'autant plus d'importance que le travail est chez lui son activité principale.

Enfin, troisième échéance, la plus intime, celle-là : Julien est un homme mûr, sérieux, a femme et famille, mais le voilà l'amant d'une jeune artiste qui a la moitié de son âge.

Julien, Dominique, Simone, Madeleine, Rivers, Marc, Sonya, et les autres, comme ils sont bien campés, vivants ! Julien demeure évidemment l'élan vital de l'œuvre, et l'un des plus dynamiques personnages de toute notre littérature. Jamais condamné à mort (d'ailleurs nous le sommes tous à plus ou moins longue échéance) n'a été plus vivant, plus magnétique, plus fascinant.

C'est à regret, et par inertie, que je veux glisser un mot de morale : le climat de notre Province (littéraire) nous rend si *frileux* ! Ce vilain M. Julien couche avec une autre femme que la sienne. Au nom de la morale, on proteste, au nom de l'art on expose. ! Alors, que voulez-vous que j'y fasse ? Et que voulez-vous qu'un romancier fasse devant le monde concret ? Se fermer les yeux et garder ses illusions n'est pas pour plaire à un homme normal (encore qu'il y ait quelques dessous même là !).

C'est là le premier livre de M. Gagnon, paraît-il ? Je crois qu'une seconde édition, quelque peu retouchée dans les détails et dans le ton général, le placerait au niveau des *meilleurs* romans que je connaisse. L'auteur, en plus d'être maître dans l'art de soutenir l'intrigue et de nous attacher à ses personnages, aborde les problèmes de l'amour, des sciences, des techniques, de la maladie, des relations industrielles, de la vie de famille dans un monde à l'aise, de la vie d'artistes, d'une façon qui ne peut manquer de nous intéresser ; et de plus il laisse transparaître sa

LES PRIX 1956 DU CERCLE DU LIVRE DE FRANCE

propre philosophie de la vie à quelques détours : « On est toujours moins indispensable aux autres qu'on aime le croire... La vie n'est pas un livre. C'est une rencontre de forces, un rajustement d'équilibres, des croisements d'ellipses... A l'époque où je mesurais mes joies et mes plaisirs à l'échelle de leur réalité et non de leur apparence... »

Voilà ce que j'attends d'un livre.

Et je ne suis sans doute pas seul à attendre un autre livre de M. Gagnon pour bientôt.

* * *

Et voilà ! Trois livres, et un seul prix (qui a été augmenté pour la circonstance) ; trois livres qui n'ont en commun, mis à part le talent remarquable des trois écrivains, que cette union sous un même prix.

La meilleure conclusion que je puisse amener à cet article est une forte envie de vous inviter à lire ces trois livres (si ce n'est déjà fait). Vous pourrez alors vous en faire une idée plus juste, et vous pourrez aussi vous rendre compte par vous-mêmes que notre littérature canadienne-française est en excellente santé, malgré un climat encore difficile et peu ouvert.

A ce sujet, il nous fait plaisir de dire encore une fois l'importance de l'œuvre du Cercle du Livre de France dans notre situation spéciale, et de souligner particulièrement l'action de M. Tisseyre.

Guy ROBERT

Benjamin Constant et le joug de la Vérité

Les premières fois qu'on fréquente Benjamin Constant, on reste sceptique, même si l'on ignore les pages perfides que Sainte-Beuve lui consacre, d'autant plus haineuses qu'elles ne le sont pas entièrement : l'ancien carabin dosait soigneusement ses poisons. Benjamin Constant, le premier, a médité de lui-même : dans *Adolphe*, il insiste beaucoup plus sur ses défauts que sur ses qualités, et dans ses journaux intimes, il signale beaucoup plus ses défaites que ses victoires, cela froidement, sans aucun exhibitionnisme. Cette sincérité n'excuse pas tout et on voudrait d'abord lui reprocher de ne pas aimer son prochain. Bien qu'il se dise sensible à la peine des autres, en réalité il paraît surtout sensible à la peine qu'il cause, ce qui n'efface pas la faute. Un jour il va jusqu'à écrire : « Moi, je ménage les autres et je ne les aime pas »¹. On s'explique mal ses jugements froids et amers sur des personnes qui l'ont beaucoup aimé et on ne supporte pas qu'il parle sur ce ton de sa cousine Rosalie de Constant, cette femme d'une si grande distinction : « Mais bossue et fille à 45 ans, peut-on être douce ? »². Cent fois on est agacé par son incroyable absence de volonté, par ce libertinage qui a blessé tant de cœurs, par le désordre d'une vie, à la merci du premier venu ou des passions. Il semble avoir si peu su ce qu'il voulait faire de sa vie, qu'on finit par voir en lui un raté : un raté en politique, victime de ses caprices et de ses humeurs, un raté en littérature, puisqu'il reste l'auteur d'un seul livre *Adolphe*, et qu'on juge ennuyeux son grand livre *De la religion*, sans en connaître seulement la table des matières.

Que penser de ces jugements ? Tout être est complexe et Benjamin Constant plus que tout autre : après une lecture de l'œuvre entière, il nous résiste encore. « ... L'intérieur, a-t-il écrit, est environné d'une certaine barrière que les autres ne franchissent pas »³. Aussi bien respecte-

1. *Journaux intimes*, Paris, Gallimard, 1952, p. 86.

2. *Ibid.*, p. 92.

3. *Ibid.*, p. 226.

rons-nous cette enceinte, laisserons-nous cet homme à son mystère. Nous essaierons de le connaître indirectement : par son attitude devant la vérité.

De nombreux obstacles auraient dû écarter Benjamin Constant du chemin de la vérité. D'abord une éducation insensée l'a corrompu pour la vie. On connaît mal Benjamin Constant, si on ne connaît pas ses précepteurs. Ils lui créèrent si bien une seconde nature que celle-ci, selon les apparences, a fini par se confondre avec sa nature propre. Les efforts qu'il tentera pour se corriger, n'effaceront point les premières empreintes. Qu'on juge : une brute allemande qui le bat, un chirurgien-major athée qui s'installe avec son disciple dans une maison de prostitution, un ex-jésuite vivant avec une gouvernante suspecte, un moine défroqué qui se brûlera la cervelle. Tant de dérèglements eût découragé un Louis de Gonzague. Benjamin Constant qui n'était pas un Louis de Gonzague, s'y perdit. De surcroît, un cabinet de lecture lui donna accès à toute la littérature polissonne et athée de l'époque. A dix-huit ans, ce calviniste devenu agnostique se proposa de démontrer la supériorité de la religion païenne sur le christianisme.

A l'âge où le vouloir-vivre triomphe, ce jeune homme, d'une nervosité extrême, était désabusé de tout : la vie lui paraissait si absurde, que rien, selon lui, ne méritait un intérêt. Quand l'existence n'a plus de sens, chaque instant est un néant. Ce désarroi se trahit par l'invraisemblable séjour de Constant en Angleterre, de juin à septembre 1787 : voyage incohérent comme un conte de Voltaire, d'une absurdité toute surréaliste. Alors que René, dans ses pérégrinations à travers l'Europe, cherchera un sens à la vie, Benjamin est convaincu que rien ne mène à rien. Il part presque sans argent, quitte à emprunter le long de sa route. A Londres, il achète deux chiens et un singe. Il se brouille avec le singe, le rapporte à la boutique, où on lui donne en échange un troisième chien. Les aubergistes le prennent pour un commis. La sottise d'un monde sans finalité, il la peint dans les lettres qu'il envoie d'Angleterre à Mme de Charrière, lettres éblouissantes d'esprit, pleines de calembours et de coq-à-l'âne. Cette imagination en gaieté ne réussit pas à cacher une sensibilité en détresse.

Nous aimons malgré tout cette honnêteté intellectuelle, car si Constant ne découvre aucun sens à la vie, pourquoi s'efforcerait-il d'agir sagement, raisonnablement ? Après son voyage en Angleterre, il imposera un tempérament à son imagination, et dans ses lettres à Mme de Charrière, cette femme sans illusion, il exprimera sa hantise de la mort, tant l'athéisme a supprimé en lui tout vouloir-vivre. Cette idée de la mort l'a tôt tourmenté : « Idée, dit le héros d'*Adolphe*, qui m'avait frappé très jeune, et sur laquelle je n'ai jamais conçu que les hommes s'étourdissent si facilement »⁴. Après une lecture des *Mémoires de Noailles* de Millot, il montre avec un pathétique sans égal et que n'ont point dépassé nos philosophes du néant, la folie de ces batailles sans nombre et de ces travaux de tout genre qui occupent une humanité vouée à la fosse. Aux heures de la vieillesse, la même plainte reprendra, mais au nihilisme, se substitue un scepticisme d'ailleurs partiel. Au début et à la fin d'*Adolphe*, il raconte la mort de deux femmes encore jeunes : entre ces deux cadavres, Adolphe lutte en vain contre son ennui désabusé.

Dans ses lettres de jeune homme, Benjamin Constant disait souvent : « Je me tue, donc je m'amuse ». Une éducation insensée, qui en supprimant tout au-delà, avait supprimé tout vouloir-vivre, l'avait laissé sans défense devant les passions. Ce vouloir-vivre, il le trouvera en tuant le temps, en se tuant : passions et débauches chasseront durant quelques heures la pensée de la mort. Benjamin Constant est d'ailleurs un passionné. Enfant, il avoue que son sang circule avec une telle rapidité qu'il essaie en vain de ralentir sa marche en jouant des adagios et des largos. Ce grand intellectuel qui se plaint souvent dans son journal de ne pouvoir absolument se passer de la femme, a des remarques intéressantes sur la périodicité du besoin d'aimer qui ne coïncide pas nécessairement avec la périodicité du besoin des sens. Prisonnier de cycles irréguliers, son désir se fixe sur le premier objet venu, plutôt que sur le plus désirable : triste sort de l'amour chez le mâle. Quand il s'exalte dans son journal, une femme guide sa plume : il chante, il prie, il jubile. Adieu,

4. *Adolphe*, Paris, Les Belles Lettres, 1946, p. 13.

justesse de ton et parfaite lucidité : on comprend qu'il se dise l'homme le plus vrai du monde, « excepté en amour »⁵. Et naturellement il aime mieux être aimé qu'aimer : l'amour le délivrait de trop de complexes, pour qu'il songeât essentiellement au bonheur de l'objet aimé. Il aima d'abord Mme de Charrière, aussi inquiète que lui, mais son aînée de plus de vingt ans. Il ne semble point l'avoir possédée, car elle satisfaisait surtout son intelligence. Elle est curieuse, cette Hollandaise à la sensibilité si bizarre, qui, malgré son classicisme, décrit, dans une de ses lettres, un coucher de soleil à la manière de Van Gogh.

« Nous vîmes dans ce bois le coucher du soleil, des taches de feu sur ces beaux arbres et entre les feuilles une lumière rouge et éblouissante ; un moment après la lune prit la place du soleil, les lumières étaient blanches »⁶.

Celui qui, adolescent prolongé, épousa une femme de dix années son aînée, en aima une autre qui avait sur lui l'avance d'une année et qui jouissait d'une réputation déjà européenne : Mme de Staël. Leurs cerveaux se sont toujours entendus : leurs corps, après quelques mois, cessèrent de se désirer. Par une étrange et inconsciente perversion, Mme de Staël était l'homme et Benjamin Constant la femme. Enfin il aima une femme dans toute la force du mot : Mme Lindsay, cette hétaïre d'une si grande noblesse d'âme. Ce ne sera qu'une flambée : si le héros romantique adore les courtisanes, il ne les épouse point. Puis de secondes noces l'uniront à Charlotte de Hardenberg, cette femme douce et affable, dont le cerveau n'égalait point le sien. De toutes les femmes qu'il aima, c'était peut-être celle qui pouvait le rendre le moins malheureux. Enfin au seuil de la vieillesse, le cœur de don Juan battit pour la dernière fois. Benjamin Constant s'éprit de la féminité pure : d'une féminité presque inquiétante par son excès. Nous aimons le sexe opposé, parce qu'il nous complète, mais aussi peut-être parce que quelques-uns de ses caractères dorment dans les tréfonds de notre conscience. Juliette Récamier faisait

5. *Journaux intimes*, p. 232.

6. Texte cité par Gustave Rudler, *La jeunesse de Benjamin Constant*, Paris, Colin, 1909, p. 212.

languir ses amants dans un verger en fleurs : pas la moindre primeur dans son avril tendre et frais. Par quelle étrange intuition, Benjamin Constant aima-t-il l'amie intime de Mme de Staël ? Juliette craignait l'amour. Le bandeau qui dans ses jeux d'enfant, couvrait sa vue, ne le quittait pas en présence de l'autre sexe. Benjamin Constant se crut amoureux de l'archétype féminin : comme Juliette possédait l'éternelle jeunesse de son sexe, il lui demanda si elle n'avait pas cinq ans.

« Politique, société, tout a disparu. Je vous parais fou peut-être ; mais je vois votre regard, je me répète vos paroles, je vois cet air de pensionnaire qui unit tant de grâce à tant de finesse. J'ai raison d'être fou — je serais fou de ne l'être pas »⁷.

Ce fut le dernier amour de Benjamin Constant : de par la volonté de l'objet aimé, cette passion se transforma en amitié. Un homme politique se doit entièrement à son pays : il était déjà honteux que cette passion l'enchaînât durant les heures difficiles de la première Restauration et des Cent Jours. Au moment même où Napoléon revient en France, il écrit à Juliette : « Le monde croulerait, que je ne songerais qu'à vous »⁸. Une passion cependant lui resta : celle du jeu. Son cœur s'était-il assagi ou l'usure du corps l'avait-il réduit à la sagesse ?

Une éducation insensée qui lui fit perdre toutes ses illusions, une nature passionnée qu'aucune obligation morale ne venait gêner (en disciple d'Helvétius, il a voulu les passions et accordé les jouissances) : il semble que tout eût dû supprimer l'honnêteté intellectuelle, la lucidité et la sincérité de Benjamin Constant. Il se trouve que jamais homme passionné ne fut plus clairvoyant, jamais esprit sceptique ne fut plus désireux de découvrir la vérité. Cet homme que l'on juge frivole, a écrit toute sa vie un livre sur la religion. Cet homme à qui l'on reproche d'avoir perdu tant de temps, a tenu sévèrement la comptabilité de ses jours : presque tous les soirs, durant de longues années, il nous dit combien d'heures il a travaillé, quelles personnes il a vues, quel temps

7. *Lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier*, Paris, Calmann-Lévy, 1882, p. 15.

8. *Ibid.*, p. 152.

elles lui ont fait perdre. S'il a dîné en ville, ou chez lui, à quelle heure il s'est couché. Pas une seule de ses journées ne le satisfait. Jamais jouisseur n'a cueilli plus à regret l'heure qui passe.

L'instruction extrêmement sérieuse de Benjamin Constant rachète en partie son éducation. Juste de Constant, membre d'une famille qui cultivait les lettres depuis longtemps, donna à son fils une instruction de prince : une année en Allemagne à l'excellente université d'Erlangen, deux années à l'université d'Edimbourg, de sorte que sans presque s'en rendre compte, Benjamin Constant sut maîtriser parfaitement deux langues étrangères. Il se trouvait chez lui dans trois pays très différents et sut parfaitement assimiler la culture anglaise et la culture allemande : aux Anglais, il doit au moins en partie son culte du libéralisme, son respect pour l'individu, aux Allemands son sérieux, son goût pour l'érudition. Après la tourmente de la passion, cet homme retrouvait le chemin de sa bibliothèque, afin de résoudre les plus graves problèmes que se pose l'homme moderne.

Une qualité que l'on reconnaît volontiers à Benjamin Constant, c'est la sincérité : Pour parler comme Saint-Simon, il a scrupuleusement respecté le joug de la vérité en soi et de la vérité sur soi-même. Cependant on a tant abusé du mot « sincérité », qu'il mérite quelques éclaircissements : est sincère Gide qui ne nous laisse rien ignorer de ses innombrables variantes et velléités ; est sincère telle jeune romancière qui révèle les instincts les plus louches de ses personnages. A ce prix, la sincérité serait la moins flatteuse des qualités. Le temps et les écrivains corrompent tous les mots : aussi bien convient-il parfois de les retremper à leurs sources étymologiques. L'étymologie appelle sincère « Ce qui est d'une seule venue ». La sincérité veut une équation entre l'acte, la parole et la pensée. Cette définition très suffisante dans bien des cas, peut confiner à l'absurde, puisque le fourbe qui se conforme à sa fourberie serait sincère. Un homme vraiment sincère respecte non seulement le joug de sa vérité, mais encore celui de la vérité. Le critère de la véri-

table sincérité est hors de nous. Nous ne sommes complètement sincères que si nous essayons de conformer nos pensées, nos paroles et nos actes à notre idéal de sagesse et de sainteté.

Benjamin Constant n'est point la dupe de sa propre sincérité, lui qui reconnaît s'être efforcé de dire dans son journal ce qu'il pense et qui reconnaît néanmoins avoir cédé quelquefois à l'habitude de parler pour la galerie⁹. Pourtant de tous les journaux intimes que nous connaissons, le sien est peut-être le plus sincère. Il se montre tel quel et tel qu'il fut, sans jamais s'embellir, ni, par un excès contraire, s'enlaidir. Il ne dissimule point les défauts de ses meilleurs amis. On lui a reproché la sécheresse de ses pages sur Julie Talma, cette amie très chère. Cependant il constate la réalité pure : ses accès d'humeur, ses impatiences, ses vaines espérances. Il étudie la mort sur les traits de la mourante. Cette sincérité presque totale l'alarmera, au point qu'il voudra reprendre son journal, en supprimant toutes les remarques sur Mme Talma que sa délicatesse juge blessantes. Mais quel meilleur témoignage de sa sincérité laisse-t-il qu'*Adolphe* et *Cécile*, ces deux chefs-d'œuvre de vérité psychologique. Celui qui se dit vrai en tout sauf en amour, peint l'amour avec une hallucinante lucidité. L'esthétique classique voulait que l'on fût follement amoureux ou galant : une fois pour toutes. Phèdre aime Hippolyte du commencement à la fin de la pièce. Corneille et Racine connaissaient la progression dans l'action, non la progression dans un caractère : ils n'avaient à aucun degré le sens du devenir ou du mouvant. J'excepte certaines pièces de la décadence de Corneille, *Sertorius* par exemple, où un vieillard est mal assuré de sa passion pour un objet. Dans ses *Réflexions sur le théâtre allemand*, Benjamin Constant montre qu'en France l'amour n'est pas une religion, mais une passion. Dans *Cécile* et *Adolphe*, Constant nous peint de véritables passions. L'amour soumis aux cycles des sens et des sentiments, comment saura-t-il durer s'il n'est pas fondé sur des intérêts en commun ? L'infini peut tenir en un seul

9. *Journaux intimes*, p. 178.

instant, mais il y a la prose des jours qui succèdent à l'instant où deux regards se sont divinement croisés. Entre les instants sublimes, il faut vivre : la plupart des hommes mécaniquement répètent les mots qu'ils murmuraient au moment de la passion, péchant ainsi contre la sincérité. Pécher contre la sincérité, Adolphe ne le peut absolument pas. Tant d'honnêteté devait lui donner droit au bonheur : il lui manque cette qualité que seuls les dieux possèdent et que les Latins appelaient *æquanimitas*, mot auquel la langue française n'a donné aucun équivalent.

Toutefois un témoignage de Rosalie de Constant nous fait quelque peu douter de la sincérité de Benjamin Constant. Elle a reçu une suite de lettres où son cousin essaie d'excuser son retour à Coppet auprès de Mme de Staël. Au verso d'une de ses lettres, elle met cette réflexion subtile :

« Il avait l'art de tromper tous ses partisans, sans leur être infidèle. Il trompait R(osalie) plus que tous les autres, et celle-ci le jugeait faible et versatile pour ne pas s'avouer dupe » ¹⁰.

Ce texte pourrait sans doute s'expliquer plus facilement, si nous tentions d'étudier la nature de l'intelligence de Benjamin Constant. De celle-ci, la sincérité n'est que l'aspect le plus extérieur. L'intellectualité de Benjamin Constant est fort vive, exceptionnelle même : sous ce rapport on ne peut vraiment le comparer qu'à lui-même. D'un côté, un homme passionné, parfois même libertin perd son temps, se disperse, cède à de faciles jouissances. De l'autre, un homme plein de sang-froid, cérébral, juge avec une impartialité totale l'homme des passions. Dans deux pages de Chateaubriand, un style coloré et sensuel trahit l'épicurien chrétien, l'homme aux fastueuses passions. Chez d'autres écrivains, à la vie sagement bourgeoise, la passion du style traduit la fougue des désirs non satisfaits. L'amour, le jeu, les folies ont laissé intacte l'intelligence de Benjamin Constant. S'il eût été moins passionné, son intelligence eût trouvé sans doute plus de loisirs pour s'exercer : la qualité de cette intelligence fût demeurée identique. Cette parfaite et immuable lucidité, malgré

10. *Benjamin et Rosalie de Constant*, correspondance, Paris, Gallimard, 1955, p. 104.

la tempête des passions, étonnait à un tel point celui qui vécut à bord d'une barque battue des flots qu'il fera un jour cette affirmation qui a suscité tant de commentaires : « Je ne suis pas tout à fait un être réel » ¹¹. Son style, sans couleur, ni chaleur, est celui de l'intelligence même. Ou encore, son style est de n'en point avoir. Dans *Adolphe*, cependant, quoi que prétendent certains critiques, Constant s'efforce vraiment de créer une œuvre littéraire, un roman aussi bien écrit que ceux de ses contemporains : il risque des exclamations, des métaphores, des comparaisons, lui habituellement si timide dans l'emploi des figures de rhétorique. Comme son goût est parfait, il ne tombe pas dans le ridicule. Une fois cependant il a voulu pasticher *La nouvelle Héloïse*, et ce passage rend un son faux : « Charme de l'amour, qui pourrait vous peindre ! » ¹² Dans *Cécile* qui n'est point un roman et qui peint l'homme de la maturité, au lieu que *Le cahier rouge* peint un enfant, le style de Benjamin Constant atteint une perfection, une pureté, qu'aucun écrivain du dix-neuvième siècle (je n'exclus pas Flaubert) n'a égalées. L'intelligence y est souveraine et l'émotion même, toujours contenue, emprunte à la raison un calme serein. Une intelligence aussi parfaite implique-t-elle une ascèse ? Pourrait-elle s'épanouir à une époque où le confort moderne amuse tous les sens et distraie l'intelligence de ses démarches les plus élémentaires ? Quelles que soient les faiblesses de la vie privée de Benjamin Constant, on ne peut accuser celle-ci d'avoir perverti les idées et les mots. Mais l'intellectualité de Benjamin Constant lui est trop naturelle, pour qu'il faille rechercher une ascèse.

Sans craindre les paradoxes, nous lierons la timidité de Benjamin Constant à son intellectualité. Benjamin Constant est un timide : le héros de son roman *Adolphe* méprise la société, lui préfère la solitude, en présence d'une figure humaine ne peut délibérer en paix. Il paraît étrange qu'une nature si riche eût si peu confiance en elle-même. C'est à tort que l'on associe essentiellement la timidité à un manque. Certes

11. *Journaux intimes*, p. 76.

12. *Adolphe*, p. 38.

Le timide manque parfois de volonté, mais il manque de volonté parce que son intelligence est lucide et lui présente la réalité dans toute sa complexité, au point qu'il ne sait plus quelle décision prendre. Un innocent de village peut être craintif, il n'est point réellement timide. Un petit esprit qui ne voit qu'un petit morceau de la réalité ne tergiverse pas longtemps : personne n'est plus autoritaire, ni plus sûr de lui qu'un adjudant. Dans le domaine de la recherche abstraite et désintéressée, Benjamin Constant est parfaitement à l'aise : il peut étudier les différentes facettes de la réalité et prendre discrètement parti, car son intelligence vive et scrupuleuse sait, à force de clairvoyance et de patience, éclaircir certains mystères. Victime de sa folle éducation, il s'était proposé de montrer la supériorité du polythéisme romain sur le christianisme. Il eût pu, comme beaucoup de ses contemporains, publier après quelques mois de recherches un livre de 300 pages d'une ignorance et d'une insolence profondes : il s'y refusa, car il était trop intelligent. Selon son expression, les trois ou quatre mille faits à l'appui de sa première thèse ont fait volte-face. Il voyait dans les rites religieux des simagrées, dans les idées religieuses des billevesées et derrière ces simagrées et ces billevesées, il découvre finalement un sentiment religieux commun à l'homme de tous les temps. Dans sa *Lettre sur Julie*, il condamna l'athéisme que jeune il avait affecté. Dans son livre *De la religion*, il a des vues profondes sur l'enseignement progressif que Dieu fait à l'humanité des mystères religieux. Cependant on peut lui reprocher d'avoir trop insisté, sous des influences germaniques, sur le devenir, et d'avoir, alors que le sentiment religieux persiste, trop mis du côté du devenir les croyances, les pratiques, les cérémonies. Le sentiment religieux brisera-t-il éternellement les formes qu'il prend ? Ces demi-certitudes cependant sont une victoire sur le scepticisme de sa jeunesse et font honneur autant à l'esprit, qu'à l'honnêteté intellectuelle de Benjamin Constant.

L'homme politique est beaucoup plus ferme qu'on ne le prétend. Chateaubriand n'a que des impulsions, si on le compare à Benjamin Constant. Toute sa vie, il est demeuré fidèle au libéralisme : « Par

liberté, j'entends le triomphe de l'individualité, tant sur l'autorité qui voudrait gouverner par le despotisme que sur les masses qui réclament le droit d'asservir la minorité à la majorité »¹³. Peu importe le régime qu'il sert : tout régime est bon qui respecte la liberté. Il a beau promettre, dans un article célèbre, de ne point se rallier à Napoléon, revenant de l'île d'Elbe. Comme celui-ci offre à la France plus de liberté, il se rallie à lui. Le fin Louis XVIII, qui ne lui garda pas de rancune, a bien compris cette attitude. Charles X se donne-t-il des allures de despote : Constant prépare les journées de Juillet. Il eût rompu aussi avec la monarchie du roi citoyen, s'il avait vécu suffisamment pour voir celui-ci s'orienter vers le parti conservateur. Je ne découvre point là un velléitaire.

C'est dans le domaine tout pratique de la vie quotidienne que l'incroyable timidité de Benjamin Constant s'affirme surtout. Il faut prendre une décision : vingt solutions surgissent. Il en abandonne quinze après beaucoup de discussions : il en reste cinq, l'une valant l'autre. C'est quatre de trop. Aussi bien n'agit-il point du tout. Songe-t-il à épouser Amélie Fabri ? Il rédige un long journal où il pèse si bien le pour et le contre qu'il ne sait que décider. Se met-il à défendre une opinion, sa conviction baisse graduellement ? « Quand je gronde mon domestique, j'ai toujours le sentiment d'avoir tort »¹⁴. Cette indécision dans *Cécile* est poussée à un tel point qu'elle devient presque scabreuse, si bien que certaines pages de ce récit, par leur inconsciente cruauté, rappellent *L'Immoraliste* d'André Gide. Qu'il ait parfois cherché des excuses à son incroyable absence de volonté ou « nolonté », ne semble pas douteux : il a mérité, pour une certaine part, la remarque désabusée de sa cousine Rosalie. Cependant lorsqu'il suspend toute décision, par crainte de blesser ou de faire du mal (car peu d'hommes ont tenu plus compte que lui, de la souffrance des autres), on est presque prêt à l'absoudre de ses innombrables hésitations.

13. Texte cité par Faguet, *Politiques et moralistes du dix-neuvième siècle*, première série, Pacis, Société française d'imprimerie et de librairie, Paris, 1901, p. 214.

14. *Journaux intimes*, p. 44.

BENJAMIN CONSTANT ET LE JOUG DE LA VÉRITÉ

Cet homme avait d'incontestables faiblesses, des faiblesses telles que si on lui voit des fidèles, on ne lui verra jamais de disciples. Cependant on ne peut nier une certaine évolution dans sa vie : parti de l'athéisme, il a cru finalement à l'existence d'un mystère religieux. Il a d'abord vécu dans une certaine oisiveté, laissant sa vie à la merci du premier venu : il s'est dans ses dernières années magnifiquement consacré à la cause commune. Sa vieillesse rachète sa jeunesse. Certes bien des doutes rongeaient encore le vieil homme, mais il avait en somme triomphé du nihilisme de ses vingt ans, de sorte que sa vie demeure moins absurde que sa saison en Angleterre. Il a aimé la vérité, les passions n'ont jamais obnubilé sa raison. Cependant les grandeurs de la raison ne valent point celles de la charité. Il a cru découvrir dans la douleur que l'on cause, le problème essentiel de cette vie. Le problème essentiel, n'est-ce point plutôt le bien qu'on ne fait pas aux autres ?

Jean MÉNARD

Le sens des faits

Soir de fiançailles

La jeune fiancée, fleur et fée, cherche encore à son doigt l'anneau que lui passa le Roi des Mages...

*Assoupie, mi-ravie, mi-rêveuse, elle y voit, miracle et mirage, scintiller l'astre,
Du fond des siècles noirs et révolus, conduisant l'humaine espèce en mal d'épuisement
Vers le charme irrésistible et l'accueil et l'espoir des berceaux sauveurs.*

*Non, jamais guerres, tyrans, famines, exils, lendemains d'apocalypse,
Jamais, jusqu'au dernier soir, au dernier matin où battra, saccadé, le pouls du monde agonisant,
Jamais, risques, richesses, automne, hiver, n'empêcheront que cette sève enclose au sein
N'éclate et vienne rougir, sous leur voile et verte couronne de chimères, le front des pâles fiancées !*

*Attirée par les langes et le cri d'un enfant qui geint, là-bas, quelque part
Au-delà des déserts et de la vie, impuissant, tout-puissant, appelant à lui avec tous ses dons
Celle dont l'unique attente est de mourir dévorée dans la clarté de son moindre sourire,*

La fiancée soupire, et s'éveille, et s'allanguit, et glissant à nouveau vers la nuit du grand sommeil

*Qui la reprend et, fleuve, l'entraîne, Eve, à son destin de femme et de future épouse,
Une dernière fois regarde, à son doigt lumineux, ressurgir une aube d'Eden sous l'Arbre de la Vie refleurir.*

Hyacinthe-Marie ROBILLARD, O. P.

La Compagnie Renaud-Barrault dans « Christophe Colomb » et « Le Misanthrope »

On a beaucoup discoursu sur le passage de la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault au Canada. On a peu souligné cependant le témoignage qu'a rendu Jean-Louis Barrault sur la valeur humaine du métier de comédien. Barrault est une preuve vivante que le théâtre peut combler une vie d'homme et satisfaire ses exigences les plus profondes de don de soi, de service. Celui qui ne dévie pas d'une certaine ligne spirituelle peut trouver dans le théâtre la réponse à un idéal de vie égal à celui de n'importe quelle autre activité humaine. Le comédien est un ambassadeur de compréhension entre les hommes.

A 46 ans Jean-Louis Barrault croit plus que jamais à son métier et il nous y fait croire.

* * *

« Le livre de Christophe Colomb », comme son nom le suggère, est plutôt un livret dramatique qu'une pièce de théâtre. Contrairement à la plupart des œuvres du genre il n'est pas dépourvu de valeur littéraire. Il présente une vision grandiose de la vocation à l'au-delà qui prolonge la vocation terrestre en lui donnant une dimension d'éternité. Le départ

d'ici-bas n'a de sens que s'il aboutit dans « l'Autre Monde » où le goût même de retour au monde ancien disparaît ; mais pour cela il faut que la partance soit totale, l'abandon complet : « Je voudrais être tellement parti que le retour serait impossible », fait dire Claudel à Colomb.

Ici Christophe Colomb n'est pas un personnage historique ; Claudel s'est inspiré de l'histoire pour faire de son héros le responsable d'une mission universelle, catholique. Christophe Colomb et la reine Isabelle sont réengendrés par la symbolique claudélienne et prennent pour le monde chrétien l'ampleur qu'avaient pour les anciens romains les empereurs déifiés. La transposition de Claudel étant évidente est légitime. Il ne s'agit pas de souffler un homme par propagande dramatique ; l'auteur s'est inspiré de l'homme au nom prophétique (Colombe et Porte-Christ) pour nous faire assister au drame perpétuel de l'incompréhension et de l'intolérance devant le génie et son échec apparent.

Mais le plus grand mérite de ce texte est de provoquer, soutenir et animer ce spectacle magnifique présenté par la Compagnie Barrault-Renaud. Plastiquement le jeu est un charme pour l'œil surtout par ses mouvements de groupe conçus et exécutés avec une précision parfaite. Le plateau surélevé au centre de la scène dont le fond bleu-gris se perd dans l'infini donne au décor une dimension cosmique. Au-dessus du plateau élevé une voile mobile entretient le climat marin de la pièce : la voile c'est l'évocation du départ.

Le déroulement du spectacle nous fait penser tout de suite aux drames médiévaux. Mais la différence matérielle est grande entre nos théâtres modernes et les tréteaux semi-circulaires du Moyen Age où des décors juxtaposés représentaient les divers lieux du spectacle. Ici c'est le cinéma qui permet ces voyages et qui par moments intensifie en le grossissant le pathétique d'une situation. Je pense en particulier à cette séquence où Christophe Colomb interroge avidement le vieux marin mourant : sur l'écran apparaissent en gros plan les têtes de Colomb et du marin ; rapprochées de nous les figures presque immobiles nous bouleversent. Là où les médiévaux représentaient la création du monde par des jardins naïvement décorés on voit sur l'écran une main géante qui moule la terre encore fumante.

Si la technique moderne permet de dépasser le réalisme médiéval, l'esprit demeure le même : l'explicateur introduit les scènes, les commente, dirige le chœur, le réprimande parfois quand il est trop turbulent ; on passe volontiers d'un continent à l'autre, d'une époque à une autre ; on entre même à l'intérieur des consciences. Car le drame de Christophe

Colomb c'est la rencontre d'un homme avec lui-même, du jugement d'un homme par sa propre conscience et de l'accord final entre les deux.

Le grand mérite du spectacle revient à Jean-Louis Barrault qui a su agencer avec tant de précision les éléments disparates d'un pageant pour exprimer sur un ton âpre ou badin quelques touches du drame humain. La turbulence et l'enthousiasme de la première partie font ressortir la rigueur et le dépouillement de la seconde que seule illumine à la fin l'apparition d'Isabelle, déjà rendue dans l'autre monde. On sent derrière tous ces mouvements l'intelligence et la volonté du metteur en scène qui ne laisse rien au hasard, même dans les détails. La révolte des marins est un petit chef-d'œuvre de rythme ; devant un Christophe Colomb rigide et quelque peu cynique l'équipage passe successivement du découragement à l'exaspération et tout à coup au délire quand la vigie crie : « Terre ! » A ce moment l'auditoire est emporté, attiré vers la scène ; il se fonde aux comédiens : les applaudissements ne sont plus des félicitations mais une participation au drame. Le théâtre a atteint son but.

Dans le rôle titre Jean-Louis Barrault donne la mesure de son talent : fougue et jeunesse dans la première partie, lassitude dans la seconde. Barrault se livre tout entier, joue avec son corps, saute, court, nage même pour sauver le vieux marin (quelle souplesse dans cette mime de la nage !). Le geste prend toute sa valeur de signe, il parle autant que la parole.

Madeleine Renaud, Isabelle émouvante, semble découvrir son texte en le disant : les mots ne sont pas appris, ils coulent du cœur. Facilité apparente qui cache une vie de métier.

Jean Desailly, égal à lui-même (ce qui n'est pas peu dire), tient plusieurs rôles avec succès de même que Beauchamp. Ce dernier est de ces comédiens que toute troupe voudrait avoir ; il sait faire un sort intéressant à des personnages de second plan : comique (un sage), tragique (l'aubergiste, le vieux marin), hystérique (le délégué), la gamme de ses compositions paraît inépuisable.

Régis Outin (Christophe Colomb de la légende) nous plonge par sa voix et son maintien prophétiques dans un monde qui a échappé à la morsure du temps. Tous les autres interprètes entrent bien dans le jeu, sauf Pierre Bertin (l'explicateur) qui ne croit pas assez à son personnage pour nous y faire croire complètement : au théâtre le talent ne peut se passer de foi.

J'ai déjà parlé du décor ; le mérite en revient à Max Ingrand. La musique de Darius Milhaud colle bien à la mise en scène ; sa ligne

LE SENS DES FAITS

mélodique simple permet aux comédiens de chanter avec une précision digne de choristes professionnels.

En somme, un grand spectacle dont la hardiesse couronnée de succès ouvre des voies nouvelles au théâtre contemporain.

* * *

« Ce qui ressort le plus profondément de cette étrange pièce, *Le Misanthrope*, c'est sa partie amoureuse.

Nous nous sommes attachés, en montant *Le Misanthrope* à faire ressortir cette partie amoureuse : Alceste, amoureux de Célimène et en fait, amoureux de tous les hommes, car s'il les hait c'est qu'il les aime trop... »

Ces quelques lignes de Jean-Louis Barrault dans sa présentation du *Misanthrope* nous indiquent le point vital de la rencontre au-delà des siècles entre un chef-d'œuvre dramatique et celui qui cherche à le comprendre, à l'assimiler pour le faire goûter au public.

Le propre des chefs-d'œuvre est d'être polyvalents ; ils ne peuvent être épuisés en une seule fois : chacun y retrouve le miroir de son âme. Ce que Barrault a fait ressortir d'Alceste c'est son absolue sincérité devant les hommes et son amour profond pour Célimène. Ce sont les deux forces maîtresses de son âme ; elles provoquent chez lui ce déchirement intérieur qu'on retrouve toujours quand un homme tout d'une pièce est sollicité par les compromis de la vie et surtout par ceux de l'amour. Avec quelle amertume soupire-t-il devant cette intrigante qu'il devrait fuir : « Ah ! traîtresse, mon faible est étrange pour vous ! » (IV, 3). C'est tout le conflit entre l'idéal et le réel dans l'homme.

L'Alceste de Barrault n'a rien de grincheux ; il est évidemment caricatural mais pas bouffon : on rit plus de ceux que sa franchise châtie que de lui-même. Devant lui on se prend à dire : « Dommage ; quel homme il aurait pu être ! »

Le sens poussé du mime permet à Barrault de donner à son personnage toute sa dimension physique ; son intelligence du texte, sa façon de le décortiquer nous font oublier les déficiences d'une voix bien placée mais un peu trop monocorde.

Madeleine Renaud, légère et intrigante à souhait en Célimène, faisait ressortir davantage la contradiction vivante d'Alceste. Elle a toujours cette présence en scène, faite de justesse et de simplicité qui se communique dès qu'elle apparaît. Malheureusement elle n'a plus la voix ni l'apparence de vingt ans et il faut être indulgent pour croire à son personnage.

Mentionnons l'élégante facilité de Jean Desailly (Philinthe), la fatuité crevante de Pierre Bertin (Oronte), le charme discret de Simone Valère (Eliante), la pédanterie bouffonne de Jean-Pierre Granval et Gabriel Cattan (Acaste et Clitandre). Nathalie Nerval dans Arsinoé, semblait gênée par sa propre composition ; certaines intonations manquaient de justesse ; elle détonnait un peu.

Ce qu'il y a de remarquable chez les comédiens de Jean-Louis Barrault c'est cette façon naturelle de dire le vers, tout en lui conservant son rythme. Les vers ne sont jamais lourds ; ils s'accordent à la respiration des interprètes et, plus profondément, à la respiration même de la poésie. La réaction des Barrault, Vilar et autres contre le ton déclamatoire a redonné au vers français toute sa force d'expression.

Le rythme de la mise en scène ne se trahissait en aucun moment : certains mouvements de groupe, surtout à la scène des médisances de Célimène (II, 4), rendait présente, à travers un texte très stylisé, la palpitation même de la vie. Peut-être les petits marquis abusaient-ils des courbettes ; peut-être le costume d'Oronte était-il trop chargé : ce sont des détails bien subjectifs. De toute façon les précieux du XVII^e siècle étaient de vraies caricatures vivantes.

La justesse d'interprétation du *Misanthrope* tient au fait que le metteur en scène n'a pas cherché à composer un *Misanthrope* à partir du texte de Molière mais qu'il a puisé d'une communion fidèle à l'auteur une riche substance qu'il a su vivifier.

Après une telle représentation on ne peut que s'incliner devant le génie de Molière : homme de théâtre... homme.

Gilles MARSOLAIS

Le Sabre d'Arlequin ¹

Le Sabre d'Arlequin, ou les aventures de la Nouvelle-Basoché : histoire comique, tragique, rieuse et pleine d'espoirs et d'élans, tendue et déchirante. Nous voyons dans ce livre trois choses plus remarquables actuellement.

D'abord, et d'accord avec l'auteur, nous refusons de voir dans ce roman une chronique plus ou moins romancée des péripéties des Compagnons de Saint-Laurent. Le livre est en marge complète de ces aventures, et il ne faut pas y chercher des ressemblances, qui, inévitablement, existent : les jeunes se ressemblent tant dans leurs exigences, leurs élans, leurs faiblesses ! Mais vouloir chercher la clef de ces figures, c'est gâcher un plaisir qui mérite qu'on ne le manque pas.

1. JACQUELINE DUPUY, Editions P. Péladeau, Montréal. 18 cm. 311 pages.

LE SENS DES FAITS

Ensuite, ce livre prétend-il poser le problème du théâtre au Canada français ? Il me semble qu'il ne le fait que dans le cadre de son registre particulier. « Le théâtre a été condamné en bloc... le vestibule de l'enfer ! » On parle bien ici et là « d'entreprise nationale », mais le ton général me semble ailleurs.

Ce livre est intéressant, et même plus, par sa mise en scène de jeunes dans ce qu'ils ont et peuvent avoir de plus sublime : leur engagement personnel au sein d'une équipe « associée dans une œuvre qui les dépasse ». Une aventure invite et fascine un groupe de garçons et de filles : de fait c'est en équipe et dans un esprit d'équipe qu'un jeune peut se dépasser vraiment ; seul, il ne sera toujours qu'admirateur de ses propres réussites. L'action de l'équipe se manifeste ici sur les planches : d'où une tentative de feu sacré, une mystique du théâtre : « le théâtre n'est pas une raison de paraître, mais de disparaître ».

Et puis l'on sent que le feu sacré ne réchauffe plus et n'est plus que très vaguement sacré ! Les amitiés se dénouent, les jeunes évoluent, l'aventure tourne au moche, puis à la déroute.

L'auteur, malgré quelques faiblesses, surtout au début, conduit ensuite de main de maître la lente mais inéluctable distortion d'un trop bel idéal, et des pages comme celles de la première de l'Ecole des Femmes, de l'arrivée à Roseville, de Paris, des répétitions, et du suicide du jeune Bob, sont inoubliables. En fait de roman, on n'aurait pas pu faire mieux et meilleur.

Une pensée m'a très particulièrement attiré, tant par sa profonde justesse que par toutes ses résonances d'ordre plastique, musical et poétique : « La vraie conquête du monde consiste à lui donner une interprétation ».

Le Sabre d'Arlequin : un livre à posséder et à lire ; et Jacqueline Dupuy : un nom à avoir des échos.

GUY ROBERT

Notes sur le dernier choix de poèmes de Jean Cocteau

« J'estime que plus la langue française se néglige, plus il faut la surveiller et la nouer, même si presque personne au monde ne s'en avise. C'est pour mon confort personnel que je m'acharne à cette mathématique, à cette algèbre des mots, à traiter les mots comme des nombres ».

Quelques mois après avoir fait cette déclaration, Jean Cocteau entrait à l'Académie Française. Les Immortels voulaient sans doute

récompenser le zèle de cet homme qui passa sa vie à surveiller la langue française, et à l'enrichir.

La véritable raison qui m'a poussé à placer cette citation de Cocteau en tête des quelques notes que je voudrais lui consacrer, c'est qu'on y retrouve une certaine profession de foi, comme l'esquisse d'un art poétique. Langue française et mathématique, algèbre des mots, traiter les mots comme des nombres, voilà des expressions qui méritent d'être retenues et qui nous éclairent quelque peu lorsqu'on lit le dernier choix de poèmes de Jean Cocteau, publié aux Editions Gallimard, l'été dernier.

Algèbre des mots... On a parlé de jongleur et de magicien, à propos de Jean Cocteau, et cela non sans raison. Cet homme étonnant aura été le plus formidable « touche-à-tout » de notre siècle. Qu'on examine, pour s'en convaincre, la liste de ses œuvres et rapidement les grandes dates de sa vie.

Quelque temps avant la guerre de 1914, Jean Cocteau rencontre Diaghilev à Paris, et c'est lui qui donnera à Cocteau, le jeune poète d'alors, pleinement confiance en lui-même. Non pas une confiance béate et inutile, mais confiance en ses risques et en ses audaces, confiance au sens d'élan créateur. Peu après, avec Apollinaire, Modigliani et Picasso, le voilà qui se lance à la recherche d'un nouvel art. Le musicien Erik Satie se trouve au milieu d'eux : Cocteau dira plus tard que c'est de ce vieillard qu'il apprit « la rigueur dans l'audace ».

Jean Cocteau a imaginé des ballets, des pantomimes qui ont scandalisé et choqué le public d'alors, comme tout ce qui est nouveau risque de choquer le public. Tout l'art moderne était là, cependant... Il a écrit un grand nombre de tragédies et de pièces de boulevard qu'il appelle toutes du nom de « poésie de théâtre ». Il a été l'un des premiers à pressentir la grandeur et la puissance du cinéma et l'on sait la place de choix qui est réservée dans l'histoire de cet art à un film comme *Le Sang du Poète* ; ou plus près de nous à *La Belle et la Bête* ou bien encore à cet extraordinaire *Orphée*.

Il a peint, il a dessiné, il a écrit des romans, des essais. Il a été l'âme du Groupe des Six et a travaillé avec eux et avec d'autres compositeurs. La collaboration Cocteau-Stravinsky a donné *Edipus-Rex* ; et faudrait-il mentionner avec Darius Milhaud : *Le Bœuf sur le Toit* et *Le Pauvre Matelot* ; avec Honegger : *Antigone* ; avec Georges Auric : *Phèdre*, etc.

C'est grâce à Cocteau pour une bonne part que Modigliani et Radiguer ont été connus du public.

Mais quand on dit que Cocteau a été un « touche-à-tout » il faut cependant ajouter qu'il a réussi à peu près tout ce qu'il a entrepris. Cet

LE SENS DES FAITS

homme qui est essentiellement poète l'a été dans toutes ses œuvres : films, romans, pièces de théâtre, ballets. C'est peut-être ce qui a fait sa force. Il écrit dans *Plain-Chant* :

*J'ai, pour tromper du temps la malsonnante horloge,
Chanté de vingt façons,
Ainsi de l'habitude évitai-je l'éloge,
Et les nobles glaçons.*

Mais il aura surtout lutté contre la mort, constamment. Dans ses poèmes (1916-1955), la mort est toujours présente comme une menace quotidienne collée à notre peau, comme un adversaire qui n'admet aucune trêve.

*Pourrai-je vivre encore ? Est-il un point final ?
Je n'ai rien pour répondre aux coups de l'arsenal.*

D'autre part, le symbole de l'ange qui revient dans chaque livre de Cocteau est lui-même comme une préfiguration de la mort. Dans *Désespoir du Nord*, en 1918, il écrivait :

*L'ange qui fait un scandale dont
Il ne se rend pas compte, enjambe
La colline de Pâques
Les langes sur les bancs, les muguets.
C'est aussi l'ange échevelé en chemise
Voilier qui sombre. Voilà. A
Qui sont ces hanches d'aurore ?*

Dans *Prière Mutilée* en 1921 :

*Debout Matelot, la géographie !
Les oiseaux perchés sur les branches d'étoiles,
Judas reconnu sur une photographie.
L'ange empêtré dans son système de voiles.*

Dans *Plain-Chant*, en 1923 :

*Chaque fois que je m'amuse
Ou ne souffre pas par lui
Mon ange, espèce de muse,
Me replonge dans la nuit.*

*Chaque fois que je dégaine,
Comme un bouquet de muguet,
Mon cœur fatigué de haine,
L'ange cruel fait le guet.*

*Cet ange, ce monstre informe,
Ne dort jamais un moment,
Et non plus il ne m'informe
De quoi je suis l'instrument.*

En 1925, il publie un recueil qui s'intitule *L'Ange Heurtebise* ; et cela continue jusqu'aux derniers poèmes, en passant par tous ses recueils : *Léone*, *La Crucifixion* ou *Le Chiffre Sept*.

Au-delà de cet homme qui a excellé et brillé dans tous les arts, au-delà de cet écrivain qui considère les mots comme des nombres (« La poésie, dit-il, au lieu d'orner de vocables certaines idées puise sa pensée dans les vocables. Elle trouve d'abord et cherche après »), il faut reconnaître le vrai poète qui se cache sous toutes sortes de masques, ce poète terrible et souffrant qui est le véritable Cocteau. Employant toute son énergie à repousser les ténèbres, il nous indique par le fait même de quel côté naît le jour.

J.-G. P.

Le Congrès national de la Perfection à Madrid

Sous ce nom, l'Eglise d'Espagne vient de tenir dix jours d'assises dans la capitale. La hiérarchie était représentée par le Cardinal Primat, deux autres cardinaux, quatre archevêques et quarante-deux évêques. Le Saint-Siège avait en outre délégué le Cardinal Valerio Valeri, Préfet de la Congrégation des Religieux, qui présida le congrès pendant toute sa durée. Près de cinq mille personnes, presque tous ecclésiastiques et représentant environ cent vingt mille militants catholiques de première ligne appartenant à toutes les régions du pays, discutèrent de tous les problèmes que posent les conditions d'apostolat et de perfection, au prêtre, au moine, au militant laïque, en rapport avec l'orientation et les besoins du monde d'aujourd'hui.

La préparation de ce congrès fut longue et extrêmement minutieuse. On a mis un an et demi à créer les commissions préparatoires, à passer au crible les 807 communications dont un bon nombre avaient le caractère de thèses doctorales, à trouver les concours nécessaires pour l'organisation matérielle, etc.

Le premier de la sorte, ce congrès commémore en quelque sorte celui des Etats de perfection qui eut lieu à Rome en 1950, lors de la clôture de l'année sainte. C'est de la Confédération Espagnole des Religieux (CONFER) fondée il y a à peu près quatre ans, que jaillit l'idée de réunir les délégués de tous les ordres et institutions de caractère

religieux. Face à l'universalité d'une bonne partie des problèmes, le clergé séculier et les instituts séculiers furent toutefois invités à y prendre part. De ce fait, le congrès fut divisé en cinq sections principales : questions générales, clergé séculier, clergé régulier masculin, clergé régulier féminin, et instituts séculiers de caractère laïque. Chaque section fut à son tour, divisée en de nombreuses sous-sections, au total vingt-six. Tous les matins, une séance plénière réunit tous les congressistes dans le grand amphithéâtre de la Faculté de Médecine de l'Université de Madrid, tandis que les après-midis, les commissions d'études étaient réparties aux quatre vents de la ville. Une cinquantaine d'autobus assuraient les déplacements.

Les fondements de la perfection

C'est par un examen des fondements théologiques de la perfection évangélique et de l'apostolat *in sæculo* et *ex sæculo* que s'est ouvert le congrès. L'auditoire fut mis en garde contre le danger des deux extrêmes : d'une part, l'apostolat intense mais dépourvu de l'union vivifiante avec le Dispensateur de toutes les grâces, et d'autre part, la réclusion dans un égoïsme spirituel ou communautaire. La caractéristique fondamentale de la perfection sacerdotale réside dans la charité pastorale (l'homme de Dieu au milieu du monde), source de deux autres vertus : l'obéissance et la chasteté, qui toutes deux sont d'une intimité vitale, de caractère universel et d'actualité permanente. La chasteté est l'expression de l'amour ardent porté au Christ par celui qui est appelé à lui rendre sa vie en témoignage, en même temps que l'exaltation de l'esprit par delà les tendances les plus vitales de l'homme. Du point de vue pratique, le problème primordial du célibat ecclésiastique réside dans la formation et la discipline de l'affectivité dans la chasteté sacerdotale. En d'autres termes, il convient de porter sur le plan surnaturel l'affection naturelle.

Quant à l'obéissance, elle ne s'oppose pas à la personnalité ni à l'initiative pastorale. Le devoir d'obéissance peut se comparer à l'acceptation par la foi des dogmes qui échappent à notre compréhension.

Ces exigences de perfection évangélique sont les mêmes pour les clercs et pour les religieux puisque d'une manière ou de l'autre, les ordres religieux, les congrégations et les instituts séculiers occupent chacun un poste particulier dans l'apostolat diocésain que cette perfection doit venir fortifier. Pour le prêtre séculier comme pour le régulier, la profession et la vie doivent constituer une identité parfaite : le service de Dieu.

Les religieux ont discuté abondamment sur la crise du principe d'autorité dans tous les aspects de la vie actuelle. Chez les jeunes prêtres, plus qu'une crise d'obéissance, on note un manque de confiance à l'égard de leurs guides, et en vue d'y remédier on insista beaucoup sur un resserrement plus cordial des relations entre l'évêque et son clergé séculier.

Les relations entre l'évêque et le clergé régulier fut également l'objet d'abondantes interventions. Un porte-parole du Vatican déclara que la tendance actuelle du Saint-Siège est de réduire la dépendance vis-à-vis de l'évêque pour les questions intérieures et de l'accroître pour ce qui est de l'apostolat extérieur. Quant à la mission du supérieur, un autre orateur — Fray Albino Menendez Reigada, O. P., évêque de Cordoue — s'appuya sur les textes sacrés : « Le Christ est venu non pour être servi mais pour servir » et conclut qu'il sera à la fois un père et un frère.

Les méthodes d'apostolat

Le problème dominant du Congrès fut celui des méthodes d'apostolat et de la préparation sacerdotale. De longues discussions furent consacrées à la formation des directeurs d'exercices spirituels (le pont entre le fidèle et son curé), des conseillers d'œuvres sociales et des professeurs de séminaires qui aspirent à être libérés de tâches pastorales afin de mieux se consacrer au développement des vocations. On entendit un recteur de séminaire faire l'autocritique de la préparation insuffisante des professeurs de religion dans les écoles et universités. « Si nous voulons vaincre notre échec, dit-il, il nous faut tendre à mieux comprendre les problèmes et les inquiétudes des jeunes en partant d'une formation plus profondément scientifique ».

Toutes les facettes de l'œuvre d'apostolat furent passées en revue : apostolat de l'enseignement, des œuvres hospitalières et sociales, l'apostolat de la parole, du ciné, de la presse, de la radio, de la télévision (encore au stade expérimental en Espagne). Plusieurs orateurs insistèrent sur la nécessité de créer un centre catholique de distribution et de production cinématographiques, lequel pourrait également acquérir des salles de spectacles. Directement après ces interventions, il fut annoncé qu'une société de ce genre était en train de se constituer en Espagne et en Italie.

Mais c'est l'apostolat auprès du monde ouvrier qui semble avoir surtout retenu l'attention. Le clergé, a-t-on dit, doit se préoccuper davantage des problèmes qui intéressent les masses ouvrières. Il est plus nécessaire encore de défendre la justice que de donner du pain. Il con-

LE SENS DES FAITS

vient, sans perdre de temps, de faire prendre conscience à un troupeau de prolétaires dépersonnalisé et massif, de ses droits et de ses obligations sociales. De là l'urgence qu'il y a de préparer les apôtres ouvriers qui entreprendront la révolution chrétienne des masses travailleuses. Il convient de leur donner une formation spécifique, surtout en matière technique afin de pouvoir les intégrer directement au sein de ces dernières. Plusieurs délégués intervinrent alors pour faire l'éloge des *cours de chrétienté* destinés aux ouvriers et dont les résultats se sont avérés extrêmement encourageants.

Toutes les sections marquèrent leur unanimité pour affirmer la nécessité d'organisation et de compénétration mutuelle de tous les engrenages diocésains au service de la machine complexe qu'est l'apostolat moderne.

Diverses sessions furent encore consacrées à divers problèmes tels que la coopération des deux clergés dans l'éveil des vocations ; la pauvreté évangélique du clergé au point de vue individuel et collectif, où il fut souligné que le prêtre se doit de rester à l'écart des activités étrangères à son ministère ; le problème de l'indigence économique des couvents cloîtrés et de l'intervention possible des autres ordres ; l'examen des règles et des constitutions en rapport avec les nécessités de la vie moderne ; l'autosuffisance de l'intellectuel espagnol même en matière religieuse ; la nécessité de créer des institutions qui compléteront sa formation et les réunions créées dans ce but par les instituts séculiers, etc.

Les conclusions des diverses commissions ne furent pas rendues publiques en raison de leur soumission préalable à la hiérarchie.

Georges DEMAÎTRE

Les disques

On a tendance à négliger la musique de chambre de Brahms au profit de ses œuvres symphoniques ou pianistiques. Pourtant son Quintette pour clarinette et cordes ne résume-t-il pas toutes les qualités qu'on accorde à Brahms : liberté et diversité de la forme, lyrisme de la mélodie, emprunt au folklore hongrois ? Le clarinettiste David Oppenheim possède un jeu ample, fourni de même que le Quatuor à cordes Budapest. Recommandé (Columbia ML-5081).

Un disque Columbia (ML-5081) intitulé : *Virtuosi di Philadelphia* présente quelques œuvres interprétées avec brio par l'Orch de Philadelphie dirigé par Ormandy : *Moto Perpetuo* de Paganini, *Symphoniæ Sacræ* de Gabrieli, Concerto pour percussion de Milhaud, Sérénade pour ins-

truments à vent de Richard Strauss, Sérénade no 2 de Brahms et Marche Pompe et Circonstance d'Elgar. Bonne reproduction.

Léopold Simoneau et Ilse Hollweg (soprano) chantent quelques airs connus de Mozart dont *Il mio tesoro* et *Dalla sua pace*. La souplesse de ces deux artistes en font de véritables mozartiens. L'Orch de Vienne est sous la direction de Paumgartner (Epic LC-3262).

Les pianistes Helen et Karl Ulrich Schnabel et Ilse von Alpenheim et l'Orch de Vienne dirigé par Paumgartner ont su tirer tout le brillant et l'éclat des Concertos no 10 pour deux pianos et no 7 pour 3 pianos de Mozart, mais on pourrait leur reprocher de ne pas traduire l'éloquence profonde de ces deux chefs-d'œuvre. La prise de son est parfaite, l'équilibre entre les basses et les hautes est excellent (Epic LC-3259).

Westminster entreprend de publier l'intégrale des œuvres d'orgue de Bach. Carl Weinrich a été choisi pour accomplir ce tour de force sur les orgues de Varfrukyrka en Suède. A en juger par les premiers disques parus, cette collection est une aubaine à ne pas manquer. On a pu égaler ou dépasser Bach dans la maîtrise du violon, de la flûte, etc., mais dans le domaine de l'orgue personne n'a réussi un tel monument. Messe Allemande (WN-2205), Orgelbuchlein (WN-2203), Toccates (WN-18148).

Westminster réédite en en améliorant la prise de son ses albums de Bach : Messe en si mineur et Passion selon saint Matthieu. Hermann Scherchen demeure imbattable sur ce terrain, son style très personnel et sa maîtrise du chœur et de l'orchestre l'empêchent de se contenter d'une interprétation conformiste de style conservatoire, chose fréquente de nos jours. Recommandé (Westminster XWN-3305 et XWN-4402).

G. F.

L'esprit des livres

A. MUNIER — « Manuel de philosophie ». Tome I : cosmologie, psychologie rationnelle ; tome II : théodicée, critique, ontologie. Editions Desclée & Cie, Tournai, Belgique. 21 cm. 480 pages et 556 pages.

Solidement relié en toile rouge, ce Manuel plaira aux chercheurs pressés et à tous ceux qui font leurs premiers pas en philosophie. Le Manuel avec les défauts et les qualités de son genre est cependant nécessaire. A-t-on besoin d'une définition, d'une évidence, d'une démonstration, on la trouve là, toute concise, comme la charpente de fer sur laquelle s'édifiera le discours.

Dans la préface-critique, Son Excellence Mgr Louis-Marie de Bazelaire, archevêque de Cambrai, en souligne le « thomisme authentique mais pensé en regard de la philosophie moderne ; la méthode qui procède du connu à l'inconnu, l'apport des philosophes *post Thomam*, etc., et signale les défauts et les dangers. « Vous exposez, dit-on, le thomisme comme un système clos, qui se suffit à lui-même, dont on ne voit pas bien comment il s'est formé, comment il est né des philosophies antérieures, comment il peut servir de base à des progrès ultérieurs. Bref, votre conception de la philosophie paraît un peu statique. Certains préfèrent une conception plus historique, dans laquelle on voit les problèmes à leur heure et les solutions se dégager d'approximations ou d'affrontements successifs... Mais cette méthode convient-elle à un manuel ? J'en doute ».

D'autre part, il lui reproche d'ignorer le personalisme de E. Mounier, la pensée philosophique de G. Marcel alors qu'on y trouve une analyse copieuse du marxisme et du sartrisme.

Après avoir lu cette préface, le lecteur pourra s'avancer en toute sécurité dans le dédale de ce Manuel parce qu'il en connaîtra déjà les lacunes, les écueils, les déficiences, ces défauts mineurs souvent propres aux grandes œuvres.

A. L.

Chanoine G. PANNETON — « L'Enfer ». Editions Beauchesne, 117, rue de Rennes, Paris, 1956. 19 cm. 276 pages.

Dans la saison froide, un livre sur l'enfer est toujours bienvenu, surtout quand il réchauffe sans brûler. C'est bien, en effet, la vertu de ce volume d'échauffer une croyance aujourd'hui refroidie parce qu'on ne veut pas troubler la quiétude des mortels, oubliant d'assurer leur quiétude éternelle.

Ce documentaire bourré de textes d'Ecriture, de citations des Pères, de conclusions théologiques, de visions mystiques, si on peut le rejeter en entier parce qu'on ne veut croire à l'enfer, on ne peut le parcourir avec indifférence, si on a encore un reste de foi.

L'auteur établit : 1) l'existence de l'enfer et sa nature ; 2) les peines de l'enfer ; 3) la somme des souffrances réparties aux damnés.

Sur le nombre des élus et des damnés, il apparaît que les bienfaits de la Rédemption militent en faveur du plus grand nombre des élus. Et l'auteur conclut sur une note optimiste : « Dans les pays très chrétiens, la presque totalité sera sauvée (sans doute un petit coin du Ciel est réservé aux Québécois) ; dans les pays indifférents ou hostiles la minorité seule présentera extérieurement des chances de salut. Mais il reste toujours le secret des cœurs que Dieu seul peut sonder ». A une veuve éplorée parce que son mari s'était suicidé en sautant en bas d'un pont, le curé d'Ars répondit : « Entre le pont et l'eau, il y avait place pour la miséricorde divine ».

Nous savons que le Ciel existe et nous connaissons nommément une multitude de saints qui l'habitent ; nous savons que l'enfer existe, que les damnés l'habitent mais nous ne pouvons en nommer aucun avec certitude, quoique l'auteur écrit que Voltaire, Zola, Gide, Renan, Lénine, Hitler soient *probablement en enfer*.

Un livre très instructif qui répond à toutes les questions que se pose à ce sujet l'homme de la rue ; un livre que je recommande surtout aux « ni chauds ni froids ».

A. L.

Pierre BLANCHARD — « L'attention à Dieu selon Malbranche ». Desclée De Brouwer, Bruges, 1956. 22 cm. 262 pages.

L'ouvrage est divisé en trois parties : la méthode, la doctrine, les perspectives. « Malbranche a eu le mérite d'enseigner que la vérité de l'homme consiste dans sa relation ontologique à Dieu et qu'il ne peut vivre dans cette vérité que par une attention lumineuse, aimante, continue, exclusive et progressive à Dieu ». Tel est le résumé de ce livre.

De grands écrivains modernes ont comme vérifié que l'homme n'est pas fait pour s'arrêter à lui-même, mais pour s'élever et monter vers la Sainte Trinité.

Nous avons eu les maîtres de l'attention psychologique. En l'absence d'un but ultime qui l'absorbât tout entier, Stendhal a révélé l'ennui de sa vie. Amiel, ausculté par J. Rivière, a déploré « le caractère rongeur de sa clairvoyance ». Marcel Proust a découvert des mondes intérieurs, mais le résultat n'est-il pas catastrophique ? Une fois de plus « l'attention sans intentionnalité, dans une lumière sans amour, a provoqué la désagrégation de la conscience, la décomposition de l'homme » (p. 242).

L'attention métaphysique elle-même où l'on entend deux témoins : Maine de Biran et Bergson, conduit ses adeptes à une lumière plus haute. « L'expérience la plus haute est au-delà des frontières de la métaphysique, c'est l'expérience mystique » (p. 246). Charles du Bos aspirait « à la permanence de l'état d'attention » (cf. *Journal IV*, p. 145), et Simone Weil s'attardait à « l'attention créatrice ».

Quelle vie parfaite est réservée à l'homme, ajouterai-je, s'il arrive qu'à tant de bonne volonté et d'attention viennent affluer les canaux visibles de la grâce de Dieu. Lorsqu'on aime Dieu, on est parfait. Mais si on aime Dieu avec plaisir, alors on est heureux et parfait tout ensemble.

L'ESPRIT DES LIVRES

La forme du livre fait la louange de la belle intelligence française, qui combine la précision et l'aisance et réalise ce que Valéry appelle la vigueur et l'élégance des actes, à la fois énergique et déliée, hardie et heureuse, ayant trouvé par une longue et patiente culture une alliance, une sorte d'intimité de la rigueur avec la grâce.

Arcade-M. Monette, O. P.

Jean BOMBARDIER — « Sainte Marie de Nazareth ». Editions Montfortaines, 5637, Av. Stirling, Montréal. 18 cm. 160 pages.

Ce petit livre remarquable par sa profondeur et sa clarté nous présente Marie d'après les textes évangéliques, sans pourtant méconnaître les déductions théologiques. Où l'histoire est pauvre en documents, c'est avant la naissance de Jésus et après son Ascension. Si le sujet est vieux, la manière de le présenter est nouvelle. L'essentiel est dit et le lecteur ne s'égare pas dans les hypothèses, si pieuses puissent-elles être.

A. L.

Robert CHOQUETTE — « Œuvres poétiques ». Collection du *Nénuphar*, Fides, Montréal, 1956. Tome I, 339 p. ; tome II, 282 p. 21 cm.

Dès le prologue de ce volume brille cette recherche du silence où c'est l'univers immense qui sera présent. Le Dieu qui est aperçu à travers le voile diaphane de la création, quelle en sera la nature ? Est-il le Dieu des déistes ? Est-il le simple Auteur de l'univers ou le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? Quelle est la charité de sa Providence paternelle, la densité de sa miséricorde ? Suffit-il vraiment de lui dire :

*Vous, le Lointain, le Solitaire
Que l'on redoute à deux genoux ! (I, p. 333).*

Entrons donc sans hésiter dans une confiance éperdue en son indubitable Amour. Car il a versé tout son sang pour nous. En ce sens total, on lira la belle prière datée de 1923 (I, p. 319). Aussi les poèmes des pages 59 et 61.

Je m'attarde à deux splendides poèmes intitulés l'un *A mon orgueil* ; l'autre *Révolte*, ce dernier date de 1956.

*Aigle de mon Orgueil
Oh ! reprend ton vol gigantesque*

.....
*Va remplir ta gorge romaine
Avec de l'air plus pur et de l'azur plus doux (I, p. 126).*

Mais la lumière n'est pas lointaine au-delà des étoiles. Elle est intérieure. Elle se construit du désir qu'on enfante de porter sur les autres ce regard définitivement rempli, saturé de miséricorde. Définitivement si on

était Dieu. Toutes les reprises de dureté et d'orgueil sont possibles et sont nôtres. Mais

*Non, le ciel n'est pas las, d'enfanter des aurores
Et l'homme n'est pas las d'enfanter de l'espoir !
Il tombe, mais il marche, et quand descend le soir
Le souvenir du jour l'illumine et l'éclaire.
Eh ! comment ferait-il sa route séculaire,
S'il n'avait dans son sang l'héroïque liqueur.
S'il n'avait la jeunesse éternelle du cœur ?*

Fasse le ciel que nous ayons le loisir de reprendre le dialogue avec un si grand Auteur. Nous parlerons alors de *Suite marine*.

Pour l'ensemble, et comme on vient de le voir, on n'innove rien en saluant en M. Robert Choquette le plus grand poète vivant de langue française.

Arcade-M. Monette, O. P.

M.-M. DESMARAIS, O. P. — « Le bonheur cet inconnu ». Fides, Montréal, 1956. 22 cm. 150 pages.

Ce livre qui en est rendu à sa quatrième édition, soit à son 24^e mille, a déjà reçu la faveur populaire. L'auteur, selon son habitude, projette la bienfaisante lumière de l'Évangile sur les faits ou méfaits de la vie courante. Auparavant, en bon psychologue, il commence par observer, ouvrir ses yeux. Il découvre alors ces mille détails, apparemment insignifiants, qui forment la trame de nos vies et compromettent souvent le bonheur, faute de compréhension ou d'éducation. C'est alors que l'étincelle du P. Desmarais arrive à point... pour sauver ce qui paraissait perdu.

Un livre que tous les époux et fiancés devraient consulter pour y découvrir le remède à toutes leurs difficultés.

A. L.

Russel Scott YOUNG — « Vieilles chansons de Nouvelle-France » (Les Archives de Folklore, no 7). Les Presses Universitaires Laval, 1956. 24 cm. 129 pages.

Depuis 1951, nous attendions un nouveau cahier des Archives de Folklore. Le voici, en tête de plusieurs autres dont le rythme sera facilement plus rapide.

Cinquante chansons de notre peuple. En France la récolte de la chanson modale est finie depuis cinquante ans. Tandis qu'ici cette riche moisson moyenâgeuse est pratiquement inépuisable.

Sa richesse ? Son intérêt ? Eh ! bien, le Moyen Âge connaissait douze modes dont huit étaient employés dans le chant liturgique et tous les douze dans le chant profane. Depuis quatre cents ans, la musique dite classique n'emploie qu'un seul mode, le mode de do majeur et le mineur qu'on en a tiré. Quel intérêt de regarder par-dessus l'épaule de tous nos maîtres vers ces modes d'un autre âge où respire la plus belle jeunesse du monde !

Ajoutons que la présentation de ce septième cahier du Directeur, M. Luc Lacourcière, a été améliorée, est presque parfaite. Prenez et chantez !

Arcade-M. Monette, O. P.

L'ESPRIT DES LIVRES

Xavier LÉON-DUFOUR — « Concordance des Evangiles synoptiques ».
Desclée & Cie, Tournai, Belgique, 1956.

Ce dépliant multiple en couleur n'est rien d'autre chose qu'une concordance. Chaque évangéliste est identifié par une couleur. Mt : rouge ; Mc : bleu ; Lc : jaune ; Mt et Mc : violet ; Mc et Lc : vert ; Lc et Mt : rose ; Mt, Mc et Lc : brun.

Ce procédé est très ingénieux, mais seuls ceux qui ont la mémoire des couleurs pourront l'utiliser avec profit. Il faut beaucoup de patience pour en posséder tous les secrets.

A. L.

Mgr L. CERFAUX — « La voix vivante de l'Evangile au début de l'Eglise ».
Collection *Bible et vie chrétienne*. Casterman, Tournai, Belgique, 1956. 21.5 cm. 158 pages.

« La bonne manière de faire de l'histoire, la seule possible, c'est d'entrer dans les vues du milieu étudié. S'il s'agit de l'histoire du Christianisme primitif, on se trouve en face des traditions religieuses de la communauté. L'Eglise leur faisait crédit. Les modernes leur ont refusé audience » (Cf. Avant-propos).

La tradition est voix vivante. Elle est la voix vivante et permanente du Christ, et elle a créé l'Eglise. Il fut un temps où la tradition évangélique était encore toute orale. Puis vinrent les évangiles écrits. Un long moment, ceux-ci vécurent côte à côte avec l'évangile oral.

« Voix vivante et permanente », tel est le message évangélique, tels sont nos quatre évangiles inspirés. La Voix du Verbe éternel de Dieu s'y continue... Parce que c'est une voix vivante, elle est prononcée aujourd'hui encore par une personne vivante : l'Eglise, dans laquelle, par ses chefs, successeurs des Apôtres, et par ses membres, le Verbe de Dieu continue sa Vie du temps » (p. 152).

A. L.

Jean COLSON — « Les fonctions ecclésiales aux deux premiers siècles. Textes et études théologiques. Desclée De Brouwer, 22, Quai au Bois, Bruges, 1956. 20 cm. 276 pages.

Ce livre vient à une heure où la question du rôle de la hiérarchie dans l'Eglise est agitée de maintes manières, où beaucoup, de façon hâtive et sans bases suffisantes, en appellent à l'Eglise des premiers âges, soit pour décrier l'Eglise d'aujourd'hui et réclamer intempestivement des « réformes de structure », soit pour faire l'apologie d'un « immobilisme paresseux ».

D'une façon générale, sur le problème de la hiérarchie, on en est resté en France aux vues classiques héritées entre autres de Batiffol, Michiels, Tixeront, etc... telles qu'on les trouve condensées dans l'article « Evêques » du Dictionnaire de Théologie catholique, sous la signature de F. Prat.

Ces vues visaient essentiellement à répondre aux positions protestantes d'Outre-Rhin, où l'on n'a guère fait depuis lors que répéter les mêmes affirmations minimisantes de toute hiérarchie dans l'Eglise, affirmations dont on retrouvait l'écho dans l'ouvrage de J. Réville sur les *Origines de l'Episcopat* (Paris, 1894), cependant qu'Outre-Manche, les intuitions intéressantes mais trop rapides de Gregory Dix (*The Ministry in the early church*, 1947) ouvrent une voie nouvelle.

M. Jean Colson laisse de côté les diverses oppositions et reprend la question au point de départ, en s'employant à regarder l'évolution *administrative* de l'institution ecclésiastique dans sa période de formation, et à en dégager les éléments *constitutionnels*.

« Encore qu'il soit hasardeux, comme le reconnaît l'auteur, de passer des premiers siècles au XXe sans transitions, il semble, écrit-il, que cela peut être éclairant, d'une lumière un peu brutale, c'est vrai, mais qui, par le fait même, risque de faire saillir les traits essentiels, que les transitions souvent estompent en les nuançant ».

La portée scientifique des analyses de ce livre lui assure une place de premier plan dans la littérature contemporaine sur ce sujet.

Millar BURROWS — « Les Manuscrits de la Mer Morte » (*The Dead Sea scrolls*). Edit. Robert Laffont, Paris, 20 cm. 490 pages.

On sait quelle émotion provoqua en 1947 la découverte des premiers manuscrits de la Mer Morte. On peut affirmer dès à présent que cette trouvaille providentielle a permis de renouveler l'étude des textes sacrés. Millar Burrows, professeur de théologie biblique, actuellement doyen du département de langues et littérature du Proche-Orient à l'Université Yale, est considéré comme la plus haute autorité américaine en matière de recherches orientales. Au moment de cette précieuse découverte, il se trouvait à Jérusalem comme directeur de l'Ecole américaine de recherches orientales et fut mêlé de très près aux péripéties de l'acquisition des manuscrits et des controverses qui s'ensuivirent sur leur authenticité aujourd'hui pleinement démontrée. Son ouvrage forme en quelque sorte une synthèse à la portée de tous, de ce qui a été dit et écrit à ce sujet, enrichie de la traduction des manuscrits déchiffrés. *Documents de Damas, Commentaires d'Habacus, Manuel de discipline*, extraits de la *Guerre des Fils de Lumière contre les Fils des Ténèbres*, etc... et fait ainsi office de mise au point définitive et irréfutable sur cette découverte archéologique doublement passionnante puisqu'elle devait aboutir à la révélation d'une surprenante similitude entre l'Histoire et les récits bibliques.

Robert Brassy

J.-H. WALGRAVE, O. P. — « Newman, le développement du dogme ». Casterman, Tournai, Belgique. 22 cm. 400 pages.

La vie et la pensée de Newman sont loin d'avoir épuisé toute leur influence. Ce livre est un nouveau témoignage du rayonnement du grand converti. L'auteur a consacré ses efforts surtout à la question si importante

L'ESPRIT DES LIVRES

du développement du dogme ; mais par l'étude du développement il a été amené à construire autour du système central une synthèse complète de la pensée newmanienne.

En 1942, une première rédaction néerlandaise de ce livre fut présentée comme thèse de doctorat à la faculté de théologie de l'Université de Louvain. Remaniée et amplifiée, elle fut couronnée en 1944 par l'Académie Royale Flamande de Belgique et parut après la guerre dans la série des dissertations de l'Académie.

On trouve dans ce livre, de l'histoire, de la philosophie, de la théologie, de l'apologétique mais le tout harmonieusement centré sur une question toujours actuelle, toujours discutée et combien importante pour tous les membres de la Chrétienté.

Les professeurs de dogme pourront donner vie et couleur à leurs cours en s'y référant souvent. Un grand livre qui fait honneur à l'intelligence catholique.

XXX

Pierre THEILLARD DE CHARDIN — « Lettres de voyage ». Grasset, Paris.
190 x 140. 230 pages.

Le nom du Père Theillard de Chardin est aujourd'hui universellement connu et admiré. « Je n'ai pas d'autre ambition, disait-il, nous rapporte son biographe, que de laisser derrière moi la trace d'une vie logique, toute tendue vers les grandes espérances du monde. Là est l'avenir de la vie religieuse humaine, j'en suis sûr comme de mon existence ». Citoyen de l'univers d'esprit et de cœur, voyageur infatigable, savant d'une renommée mondiale, le monde scientifique lui doit la découverte du fameux Sinanthrope, l'homme fossile de la Chine, en 1929, près de Pékin, un des événements les plus marquants en paléonthologie. Ce recueil de lettres adressées à diverses personnalités, ayant trait à une période particulièrement importante et féconde de sa vie permet d'accéder à la connaissance d'une des plus hautes et des plus attirantes figures de notre temps.

Robert Brassy

G. VAUTHIER — « Prions avec le roi David ». Douze psaumes traduits à l'usage des enfants. Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique, 1956.

Jeanne CAPPE — « Les saints dont vous portez le nom ». Images de Jacqueline Ide. Desclée De Brouwer.

Z... — « Dictionnaire du jeune chrétien ». Illustrations d'Etienne Morel. 540 mots présentés et expliqués sous la direction du P. Paul Don-cœur, S. J. Desclée De Brouwer.

C'est une excellente idée que d'adapter les psaumes aux enfants et de les illustrer d'une façon charmante. *Les saints dont vous portez le nom* et qu'on nous présente sont : Jean-Baptiste, Anne, la grand'mère de l'Enfant-Jésus, Michel, le prince de la fidélité, François, le chanteur de

REVUE DOMINICAINE

Dieu, sainte Colette, Vincent, Brigitte. De courtes biographies très touchantes. Le dictionnaire du jeune chrétien donne la signification du mot par le texte et l'image. Très instructif.

André NEHER — « Moïse et la vocation juive ». Collection *Maîtres spirituels*. Editions du Seuil, Paris, 1956. 18 cm. 192 pages.

C'est aux sources mêmes de la spiritualité juive qu'il faut aller pour comprendre Moïse, ce grand législateur. C'est pourquoi l'auteur nous offre des lectures de choix — la *Thora* surtout — qui créent le climat et favorisent la connaissance du personnage. Que de légendes autour de cet homme extraordinaire, il est vrai. Les cornes sataniques de Moïse passées à l'histoire doivent leur origine à une mauvaise traduction de saint Jérôme, etc...

Il importait de « recréer » Moïse selon les documents les plus authentiques, les moins discutables. Et nous croyons que l'auteur a réussi à faire revivre le vrai Moïse.

A. L.

Claude TRESMONTANT — « Saint Paul et le mystère du Christ ». Collection *Maîtres spirituels*. Editions du Seuil, Paris, 1956. 18 cm. 192 p.

Cet excellent petit volume nous fait connaître Paul et son milieu social. Puis il nous livre l'essentiel de la doctrine et des activités missionnaires de ce grand apôtre. Paul a beaucoup voyagé. On reste même surpris de la rapidité de ses déplacements. Aujourd'hui il est ici, demain il est là, il surgit au moment opportun comme une apparition. Evidemment le feu divin lui donnait des ailes : celles de l'amour suprême pour son Sauveur.

A. L.

Charles LEDIT — « Mahomet, Israël et le Christ ». La Colombe, Paris, 1956. 22.5 cm. 178 pages.

L'ouvrage de Charles Ledit offre une sorte de syncrétisme religieux extrêmement libéral où il importe de savoir que Jésus est mis sur le même plan que le Dieu d'Israël et celui de Mahomet. Il a également le mérite exceptionnel d'engager les croyants de l'Orient et de l'Occident à prendre conscience de la communauté de leur destin en reconnaissant Dieu partout, quel que soit le dogme en vigueur, et à transcender tous les cultes. Autrement dit, l'auteur qui connaît parfaitement bien ce dont il traite, fruit de vingt ans de travail et de réflexion, lance un cri d'alarme aux peuples chrétiens, musulmans et israélites en les invitant à considérer de surcroît que dans les nations qui s'élaborent sur le pourtour méditerranéen, les élites croyantes de l'Islam se trouvent manifestement en minorité. Il importe de toute urgence, croit-il, d'établir une sorte de pont entre chrétiens, musulmans et israélites pour peu qu'ils soient résolus à sauvegarder la Foi au Dieu Unique, au milieu des nations impies et idolâtres. Cet ouvrage d'une haute tenue de ton et de pensée, vient singulièrement à son heure, nous semble-t-il.

Robert Brassy

L'ESPRIT DES LIVRES

Léon POIRIER — « Un homme appelé François d'Assise ». Maison Mame, Tours, France. 20 cm. 238 pages.

Ce livre est à la fois « une vie romancée, un poème, une fresque hautement colorée ». Rien d'étonnant puisque l'auteur est un des maîtres du cinéma français. De la vie de François, l'auteur dégage cet élément de mystère, ce qu'il y a d'ineffable et de séduisant dans les saints. Il nous montre 1) le vrai chemin ; 2) les noces de François ; 3) la porte bénie ; 4) le testament de François. C'est l'âme du saint plus que sa vie temporelle qui rayonne dans ce livre. Pour rapprocher de Dieu l'homme d'aujourd'hui, ce livre est tout désigné.

A. L.

Marcelle Auclair — « La vie de sainte Thérèse d'Avila ». Editions du Seuil, Paris, 1956. 130 images, 448 pages.

A son tour Marcelle Auclair, femme au grand cœur, au talent depuis longtemps consacré, a voulu évoquer d'une façon aussi sensible, aussi plausible, aussi humainement véridique que possible, le temps, le milieu où a vécu toute une vie ardemment vouée au service du Seigneur, celle qui devait devenir la Dame errante de Dieu : *la Madre Teresa de Jésus*. Ces pages s'adressent autant au public profane qu'au monde religieux proprement dit. Imprégnées d'une émouvante fraîcheur de sentiments, elles portent la marque du talent et de l'accent si personnel de Marcelle Auclair.

Soulignons que cette nouvelle édition reliée pour la première fois est abondamment illustrée de photos d'Yvonne Chevalier qui, la première, put photographier l'intérieur de carmels espagnols. Ces vues exceptionnelles sont accompagnées de documents d'art folklorique espagnol recueillis sur place. Le livre imprimé en deux couleurs sur velin blanc est relié pleine toile et recouvert d'une jaquette plastique. Un beau livre, une magnifique offrande d'amitié et d'amour pour ceux que nous aimons.

Robert Brassy

Alain GUILLERMOU — « La vie de saint Ignace de Loyola ». Editions du Seuil, 27, rue Jacob, Paris-VI. 19 cm. 276 pages.

« L'auteur a voulu faire passer dans un livre destiné au grand public l'essentiel des renseignements que l'on possède sur saint Ignace... Les spécialistes des questions ignatiennes n'auront pas de mal à discerner les sources nombreuses auxquelles l'auteur a puisé. Noter au bas des pages l'origine de l'emprunt et sa référence exacte aurait alourdi le mouvement du texte » (Cf. Note, p. 9).

Et l'auteur nous montre les années d'enfance et de jeunesse, l'étudiant ès arts, le fondateur et ses fils qui s'élancent à la conquête des âmes.

Ce livre bien écrit, d'une pensée bien conduite, donne une idée juste du saint et de son œuvre.

A. L.

D. LEVACK et P.-E. VADEBONCEUR, C. SS. R. — « Saint Alphonse-Marie de Liguori, Docteur de l'Immaculée Conception ». Editions de Sainte-Anne de Beaupré, 1954. 23 cm. 260 pages.

A l'occasion du centenaire du dogme de l'Immaculée-Conception, il convenait de présenter une nouvelle édition du grand ouvrage du cardinal Van Rossum, C. SS. R. Et c'est fait et bien fait. La traduction a été améliorée, les notes soumises à une sévère critique, et un préambule historique facilite l'intelligence des textes.

On y trouve : 1) des études solides sur ce saint Docteur de l'Eglise et de Marie ; 2) un exposé de ses principaux écrits sur l'Immaculée ; 3) un choix de textes sur la dévotion à la Vierge toute pure.

Les théologiens et les âmes pieuses y trouveront une doctrine authentique pour alimenter leur piété mariale.

A. L.

G. HUNERMANN — « Le vainqueur du Grapin ». Editions Salvator, Mulhouse, 1956. 20 cm. 300 pages.

Avec émotion et joie, le lecteur se laissera prendre au charme de cette biographie. L'auteur fait vivre le saint sous les yeux de ses contemporains. En même temps que la vie du curé d'Ars, c'est la vie de sa paroisse, de son diocèse et des foules, qui passe comme un film aux épisodes multiples et colorés. Une des plus belles pages de l'histoire religieuse française. La vie du curé d'Ars, vainqueur du Grapin, continue à prouver au monde que l'amour de Dieu est l'arme qui triomphe du démon.

Mgr Francis TROCHU — « Sainte Bernadette ». Textes et légendes. 193 photos de Léonard von Matt. Desclée De Brouwer, Bruges, Belgique, 24 cm. 286 pages.

Une nouvelle manière d'écrire la vie des saints où le texte et l'image se prêtent un mutuel concours. Un grand artiste, Léonard von Matt s'est chargé du reportage photographique avec un succès incomparable. Le texte est là, l'image est là, et tout s'anime et envoûte le lecteur. Ça vaut un bien-faisant pèlerinage à Lourdes et à Nevers sans aucun déplacement.

Léonard von Matt a suivi pas à pas les différentes étapes de la vie de Bernadette, il a interrogé les paysages qui l'ont vu vivre, recueilli les témoignages des Archives et des Musées, et son reportage photographique des bords du Gave au Cloître de Nevers a toute la séduction du vrai. Le texte de Mgr Trochu est ravissant de simplicité, d'énergie et de sincérité.

Avec raison, *Le Figaro littéraire* a écrit : « Ce somptueux album répond à l'inquiète curiosité de ceux qui veulent apercevoir sur un visage le reflet du divin ».

A. L.

L'ESPRIT DES LIVRES

Thomas MERTON — « Marthe, Marie et Lazare ». Collection *Présence chrétienne*. Desclée De Brouwer, 22, Quai au Bois, Bruges, 18 cm. 146 pages.

C'est avec l'intelligence de saint Bernard que l'auteur voit dans Marthe l'action, dans Marie la contemplation, dans Lazare la pénitence. Et il conclut que les âmes les plus parfaites sont celles qui concilient les trois et excellent dans l'action apostolique, dans la contemplation et dans les œuvres de pénitence. Ainsi rejoint-il saint Thomas qui revendique la primauté d'une contemplation qui déborde en apostolat.

Un livre de méditation qui résout bien des problèmes que l'homme de la rue se pose.

A. L.

Léonce CELIER — « Frédéric Ozanam ». Collection *Apôtres d'aujourd'hui*. Lethielleux, Paris-VI. 19 cm. 148 pages.

Dans son œuvre d'historien Ozanam a voulu démontrer « la religion glorifiée par l'Histoire ». Et ce livre nous montre : 1) ses routes terrestres ; 2) son apostolat charitable : la Saint-Vincent-de-Paul ; 3) son secret et son message : servir l'Eglise

Un grand chrétien qui peut en apprendre encore beaucoup à nos contemporains.

A. L.

Pierre ARMINJO — « Le Monde nouveau ». La Colombe, Paris, 1956. 22 cm. 175 pages.

En quête de lectures austères, nous avons lu et nous vous signalons l'ouvrage de M. Pierre Arminjo dans lequel l'auteur s'est proposé de décrire les métamorphoses subies au cours de deux générations par l'humanité tout entière et les modifications profondes qui en résultèrent concernant les croyances, les mœurs, les lois et la condition humaine dans son ensemble. Document d'un intérêt capital, cet ouvrage grave dans l'esprit du lecteur, le drame et le destin confondus des hommes et des nations.

Robert Brassy

François d'HAUTEFEUILLE — « La lumière sans l'ombre ». Editions de La Colombe, Paris. 18.5 cm. 141 pages.

« Il (l'homme) est un peu comme une horloge dont il faudrait de temps à autre, aider d'un coup de pouce le balancier sujet à des faiblesses, et remettre à l'heure des aiguilles coupables d'avance ou de retard. Semblablement, nous autres hommes, il nous faut constamment être contenus à droite, repoussés à gauche, étayés par ici, freinés par là... pour fonctionner correctement ».

REVUE DOMINICAINE

Parfaitement raisonné, et ce frein modérateur, cet étalement indispensable à notre nature humaine, n'est autre que la morale, thème essentiel de ce petit ouvrage d'une haute tenue de ton et de pensée inspirée de la morale kantienne et de l'immoralisme nietzschéen. C'est à ce titre qu'il convient de le mentionner.

Robert Brassy

Tony Van NIHEM — « Des poissons et des hommes ». Maison Mame, Tours, France, 1956. 21 cm. 288 pages de texte et 32 de photographies hors-texte.

Tout au long de ces pages riches de poésie et d'enjouement, la fascinante aventure des pêcheurs de tous les temps et de tous les pays revit sous nos yeux comme un roman. L'évocation des pêches anciennes, des coutumes étranges et pittoresques du folklore des pêcheurs, les descriptions colorées de la faune et des paysages sous-marins, les anecdotes vécues, les conseils glissés çà et là aux amateurs, jusqu'aux commentaires sur les diverses façons d'accommoder le poisson pour le porter sur la table, « sa destinée finale... » tout témoigne chez l'auteur d'un grand don d'observation, d'une expérience et d'une érudition sans cesse en éveil.

Ce livre, accompagné de photographies glanées à travers le monde, est un régal pour les yeux et le cœur des pêcheurs qui aiment la lecture, et aussi pour tous ceux qui s'intéressent à la découverte d'un nouveau monde, à la conquête de cet immense continent submergé, à la pêche enfin, l'une des plus belles activités humaines.

Mapic de TOULOUSE-LAUTREC — « Savoir faire la cuisine ». Recevoir entre soi. Maison Mame, Tours, France. 20 cm. 442 pages.

A notre époque moderne, la grande réception est de plus en plus rare, et tous, hommes et femmes, doivent être à même de pouvoir « se débrouiller » dans une cuisine si le cas se présente. C'est ce qu'ont compris les deux auteurs de ce livre, qui unissant leurs spécialités, ont cherché à donner à tous, jeunes et vieux, hommes et femmes, célibataires ou jeunes ménages, n'ayant pas de domesticité, des recettes et des idées pour d'agréables et originales réceptions.

Michaël PFLIEGLER — « Prêtres et sacerdoce ». Maison Mame, Tours, France. 18 cm. 402 pages.

Laïc ou ecclésiastique, nombreux sont ceux qui ont consacré des études importantes au prêtre et au sacerdoce. Jamais cependant, aucun auteur n'avait écrit sur les problèmes de Pastorale, d'ouvrage aussi systématique et aussi complet, que Monseigneur Pfliegler.

Dans une première partie, il définit les bases de l'existence sacerdotale, sa genèse, les éléments de tension ou de crise susceptibles d'entraver son évolution.

L'ESPRIT DES LIVRES

La deuxième partie est une description des divers types de prêtres, mauvais, zélés, aigris, saints comme François de Sales ou le curé d'Ars. C'est une analyse de la façon dont les divers tempéraments d'hommes réagissent à l'intrusion du divin.

Cet essai de typologie qui est conduit comme une étude de caractérologie, est nourri d'une très riche information puisée dans la littérature catholique contemporaine.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant, il ne s'agit pas pour l'auteur de faire uniquement œuvre scientifique ou de s'instituer en critique littéraire.

Son but essentiel est d'inviter le lecteur à faire son examen de conscience et à se demander, parmi ces types de prêtres, où il se situe lui-même.

Roch CARRIER — « Les Jeux Incompris ». (Poèmes). Les Editions Nocturne, 1956. 22 pages. 20 cm.

Un membre de l'Union des Jeunes Ecrivains vient de livrer au public quelques-uns de ses poèmes. J'ai relu plusieurs fois ces poèmes, désireux, pour ma part, de comprendre ces *Jeux Incompris*. J'ai cru pouvoir en trouver le sens profond dans *l'Univers recréé* : « Moi, j'inventais de nouvelles couleurs aux plantes monotones ». Roch Carrier a été frappé, me semble, par la dimension nouvelle à donner aux choses de toujours. Malgré leur constante actualité, les choses de toujours prennent facilement en nous le vieillissement de l'habitude. Et c'est pourquoi ce jeune écrivain a voulu ouvrir en son âme « une fenêtre où confier son chagrin aux étoiles » (*Humbug*). La tristesse réelle de ses poèmes, comme un *cable sans attache*, ne peut cependant pas nous retenir à la grève. Il y a, au fond, cet « espoir des feuilles tendres (qui) donne des souliers neufs à (nos) pieds meurtris » (*Les pas du chemineau*).

Les Jeux Incompris ne seront intéressants au lecteur que dans la mesure où il essaiera de les comprendre. Nous vivons ici-bas les uns à côté des autres sans parfois nous comprendre. C'est en nous élevant ensemble vers un même idéal qu'il est donné de nous unir :

« Toutes les maisons cueillent leur vie dans la glèbe
Toutes les fumées s'unissent dans l'azur ».

(*Pieds nus*)

Antonin Plourde, O.P.

Adrien-M. MALO, O.F.M. — « L'Epopée inachevée de nos lieux saints ». Editions Fides, Montréal, 1956. 20 cm. 272 pages. 26 illustrations.

Moins d'un an après sa première édition, cet excellent volume en est déjà à sa seconde édition. Dans la « Revue Dominicaine » de mars 1956, page 107, le Père Saint-Pierre a dit ce qu'il pensait de ce volume. Nous n'y reviendrons pas. Tout est dit et bien dit.

X... — « La voie du silence : Yogin du Christ ». Desclée De Brouwer, Bruges, 1956. 18 cm. 140 pages.

Cette gymnastique orientale qu'un moine a expérimentée se ramène en définitive à une ascèse corporelle active. Pour reposer le corps de toutes les fatigues et tribulations qui peuvent l'assiéger et le rendre inapte à la contemplation, l'auteur propose une série d'exercices physiques qui s'apparentent à la gymnastique et dont l'effet immédiat est de préparer l'âme à la contemplation. Ici apparaît l'union de l'âme et du corps qui doivent se prêter un mutuel concours pour réaliser pleinement l'homme créé à l'image de Dieu. Cette libération de la fatigue et des soucis divers par des exercices physiques n'a rien de révolutionnaire. Elle est dans l'ordre de la nature. Le Yoga chrétien est appelé à avoir un écho profond dans le monde d'aujourd'hui. *Mens sana in corpore sano*. Un livre pratique qui nous fait sourire au premier abord mais qui finit par nous convaincre.

A. L.

Pierre JOURNET, O. P. — « Je crois en Dieu ». Album illustré. 28 cm.

Nicole BINET — « Le Notre Père ». Album illustré. 28 cm.

H. GOSSOT — « Calendrier des dates célèbres ». 18 cm. 192 pages.

J. JANSSENS — « Petite histoire des Etats-Unis ». 18 cm. 286 pages.

Bertrande de RIVIÈRE — « Fée chez les cow-boys ». 18 cm. 126 pages.

M.-M. MARTINI — « Plus de chance que Cendrillon ». 18 cm. 128 pages.

M. D'ALENÇON — « Le trésor du loup ». 18 cm. 126 pages.

Ces volumes de la Maison Mame, Tours, France sont destinés aux jeunes. Les deux premiers albums abondamment et artistiquement illustrés, avec couverture cartonnée en couleurs, s'adressent aux enfants de 11 ans et plus. Ils sont fort bien faits. Les autres volumes, également intéressants et bien écrits, feront la joie de tous les adolescents. De beaux cadeaux à nos enfants pour tout temps de l'année.

A. L.

TABLEAU D'HONNEUR

QUÉBEC, P. Q.

RESTAURANT MARINO, 34, Dauphine, tél. LA. 3-0675
MASSICOTTE & FILS LIMITÉE, contracteurs,
 Cap-de-la-Madeleine
PHOTO-LITHOGRAPHIE INC., 30, Av. Conway,
 tél. LA. 5-4975
CANADIAN IMPORT CO., 83, Dalhousie,
 tél. LA. 2-1221
CHARLES BOUCHER INC., garagiste,
 150 est, Saint-Vallier, tél. LA. 2-2776
J. O. Fiset, meubles de qualité, 22, Sainte-Madeleine,
 tél. LA. 5-5615
J. GEO. CHALIFOUR INC., bois, 333 est, des Pins,
 tél. MA. 3-1511
CIE DE MARBRE & DE TUILE DE QUÉBEC,
 80, Dorchester, tél. LA. 2-6900

TEINTURERIE FRANÇAISE INC.
 1480, la Canardière, tél. LA. 4-4686
MICHAUD TIRE SERVICE LTD., 533, 1ère avenue,
 tél. LA. 9-1791
TURCOTTE & LÉTOURNEAU INC., 374, du Roi,
 tél. LA. 2-5647
CLAUDE TASCHEREAU, notaire,
 71, Saint-Pierre, tél. LA. 2-5241
CHARLES GAGNON, contracteur; spécialité: cottage,
 2015 ouest, Saint-Cyrille, tél. LA. 7-6539
O. LEROUX, courtier en immeubles,
 525, 3^e avenue, tél. LA. 4-3836
Docteur JEAN O. DUSSAULT, 417, Saint-Jean,
 tél. LA. 2-1975

HOMMAGES À LA REVUE DOMINICAINE

DES GARDIENS DU SANCTUAIRE NATIONAL DE NOTRE-DAME-DU-CAP

CAP-DE-LA-MADELEINE, P. Q.

Hommages de la paroisse

Saints Martyrs Canadiens

QUÉBEC, P. Q.

Hommages de la paroisse

Notre-Dame de la Paix

QUÉBEC, P. Q.

Hommages de la paroisse

Du Saint-Esprit

QUÉBEC, P. Q.

Hommages de la paroisse

Sainte-Foy

QUÉBEC, P. Q.

Hommages de la paroisse

Saint-Roch

QUÉBEC, P. Q.

Hommages de la paroisse

Saint-Charles Garnier

QUÉBEC, P. Q.

Apprenez à connaître les avantages
de l'épargne. Ouvrez un compte à la

**BANQUE
CANADIENNE NATIONALE**

ACTIF, PLUS DE \$640 000 000

583 bureaux au Canada

Tél. LA. 9-2931

MENUISERIE DESLAURIERS INC.

MANUFACTURIERS
Ameublement d'église

268, LALEMANT

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 5-4825

Tél. LA. 2-5226

ADÉLARD LABERGE LIMITÉE

Plomberie, chauffage, électricité
Couverture, fer ornemental, ferblanterie

260, 5e rue Québec

254, boul. des Capucins

Tél. LA 2-5291

CARRIER & GOULET, INC.

BOUCHERS

Gros et détail

345, DU PONT

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 2-8106

Société d'Administration et de Fiducie

HENRI de CAZES
Directeur général adjoint

113, SAINT-PIERRE

QUÉBEC, P. Q.

Tél. MU. 1-1374

GÉRARD NADEAU

MENUISIER

Ouvrage fait avec satisfaction — Prix modérés

29½, SAINT-STANISLAS

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 3-6717

**Quebec Ship Riggers & Sail Makers Reg'd.
Ship Chandlers**

Manufacturers of canvas goods — Ship service of all kinds

17, SAULT AU MATELOT ST.

QUEBEC, P. Q.

Tél. LA. 2-6053

JOS. LAHOUD INC.

Confection pour hommes, femmes et enfants

297, DE LA COURONNE

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA 4-5181

**TERREAU & RACINE
LIMITÉE**

GROS ET DÉTAIL

196, RUE SAINT-PAUL

QUÉBEC, P. Q.

Tél. MU. 1-3581

La Caisse Populaire de N.-D. du Chemin

J. H. BERGERON, gérant

910, DES ÉRABLES

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 2-4400

RATTE & FRÈRE

IMPRIMEURS

Manufacturiers de calendriers

370, SAINT-ANSELME

QUÉBEC, P. Q.

Tél. MU. 1-1002

DOCTEUR GÉRARD RACINE

OBSTÉTRIQUE

965, EYMARD

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 2-2035

EDMOND SYLVAIN LTÉE

Viandes et provisions en gros

70, DORCHESTER

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 3-6942

HENRY A. CANTIN

Bearings, Seals, Fan belts, Hydraulic hose, Oil filters

2260, 1ère avenue

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 9-2529

FRS. LECLERC LTÉE

Manufacturiers de biscuits

85 est, SAINT-VALLIER

QUÉBEC, P. Q.

Tél. MO. 1-1792

L. DUCHAÎNE ENRG.

Manufacturiers des produits « Pillofoam »

426, DE LA RONDE

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 2-5281

JOS. E. LEMIEUX ENRG.

QUINCAILLIERS EN GROS

11, SAINT-PIERRE

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 4-2445
LAPOINTE, FORTIER & CÔTÉ
AVOCATS
72, CÔTE DE LA MONTAGNE QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 2-4055
GERMAIN, PIGEON & THIBAUDEAU
AVOCATS
72, CÔTE DE LA MONTAGNE QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 2-2729
F. VERMETTE ENRG.
NÉGOCIANTS
Biscuits, chocolats, bonbons, tabacs, cigarettes
571, SAINT-BERNARD QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 7-2423
NORTHERN ELECTRIC CO. LTD.
G. A. DUBEAU, gérant
1299 ouest, CHAREST QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 2-1561
**Duval, Duval, Grenier, Taschereau
& Deraspe**
NOTAIRES
505 est, SAINT-JOSEPH QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 5-4637
BAILLARGEON & BAILLARGEON
NOTAIRES
38, rue DES JARDINS QUÉBEC, P. Q.

DON D'UN AMI
No 235

Tél. LA. 3-0211 Papeterie — Livres d'occasion
La Librairie de l'Action Sociale Catholique
Choix des meilleurs livres — Littérature de jeunesse
PLACE JEAN-TALON QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 3-7997
YVES BRISSET DES NOS
NOUVEAUTÉS
150 1/2, SAINT-JEAN QUÉBEC, P. Q.

Tél. TE. 7-4711
J. L. DEMERS LTÉE
FERRONNERIE
57, COMMERCIALE LÉVIS, P. Q.

Tél. LA. 5-6165
O. CHALIFOUR
Bois, menuiserie, matériaux de construction
580, PRINCE-EDOUARD QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 3-3010
HEALTH FOOD STORE REG'D.
Mme J. W. ALLAIRE, PROP.
Produits alimentaires de santé
443, SAINT-JEAN QUÉBEC, P. Q.

F. G. MARCHAND INC.

977, boul. LABELLE SAINT-JÉRÔME, P. Q.
Bureau : tél. LA. 2-6663 Résidence : tél. LA. 7-2004
Cap-aux-Meules : tél. 55 s 2

Les Entreprises de l'Est Limitée
J. EUG. GAUTHIER, président
80, SAINT-PIERRE QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 3-2409
ZOTIQUE MARCOUX
Entrepreneur — Peintre et décorateur
Spécialité : communautés et églises
215, CHÂTEAUGUAY QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 3-2131
IMPRIMEUR « DeROME » PRINTING
J. P. DeROME, PROP.
Impressions de tous genres
371, SAINT-JEAN QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 4-3761
La Caisse Populaire de Québec-Est
ERNEST GUIMONT, gérant
604 est, SAINT-FRANÇOIS QUÉBEC, P. Q.

Hommages de la paroisse
Sainte-Paule

Saint-Jérôme, comté Terrebonne, P. Q.
Tél. LA. 4-0129
HÔTEL ELDORADO
JOS. GENEST, PROP.
14 est, SAINT-JOSEPH QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 5-8191
JEAN-JACQUES BÉDARD, B.A.,L.L.L.
AVOCAT — BARRISTER
885 est, SAINT-JOSEPH QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 4-1598
BÉLANGER & FILS INC.
entrepreneurs généraux
35, boul. HENRI-BOURASSA QUÉBEC, P. Q.

LA LUMIÈRE DE L'ÂME

par le

T. R. PÈRE LOUIS LACHANCE, O. P.

Professeur à l'Université de Montréal

Le sujet n'y est pas traité dans un langage technique et abstrait ; il y est au contraire présenté en termes simples et dans un ordre qui révèle un souci constant de le maintenir dans son ambiance naturelle, qui n'est autre que celle de la vie vécue. Ainsi — et cela confère au texte un intérêt tout nouveau — près de quarante pages sont, dès le début, consacrées à l'étude sociologique de notre milieu religieux. En outre, presque la moitié du livre contient un essai de description des voies de la grâce à travers les diverses formes sous lesquelles la conscience chrétienne s'est successivement manifestée. Le témoignage de saint Jean, de saint Paul, de saint Augustin, de saint Thomas d'Aquin, de Luther même, est entendu et brièvement consigné. La dernière partie retrace les efforts accomplis en vue d'intégrer la substance de l'enseignement évangélique à la psychologie humaine.

PRIX: \$2.00

En vente à

LA LIBRAIRIE DOMINICAINE

4170, BOULEVARD DÉCARIE — TÉL. HUNTER 1-0369 * — MONTRÉAL-28

Hommages de la paroisse

Saint-Malo

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 2-8265

JOS. BRODRIQUE & FILS LTÉE

365 est, boul. CHAREST

QUÉBEC, P. Q.

Tél. LA. 2-2387

POUDRIER & BOULET LTÉE

Entrepreneurs généraux

325, 24e rue

QUÉBEC, P. Q.

Hommages de la paroisse

Saint-Lucien

Saint-Jérôme, comté Terrebonne, P. Q.

Tél. CL. 5-5745

HOMMAGES DE

G. TRUDEAU Ltée

JEAN TRUDEAU, gérant général

ENTREPRENEURS ÉLECTRICIENS

ELECTRICAL CONTRACTORS

2190, MERCIER

MONTRÉAL, P. Q.

Tél. LA. 9-1731

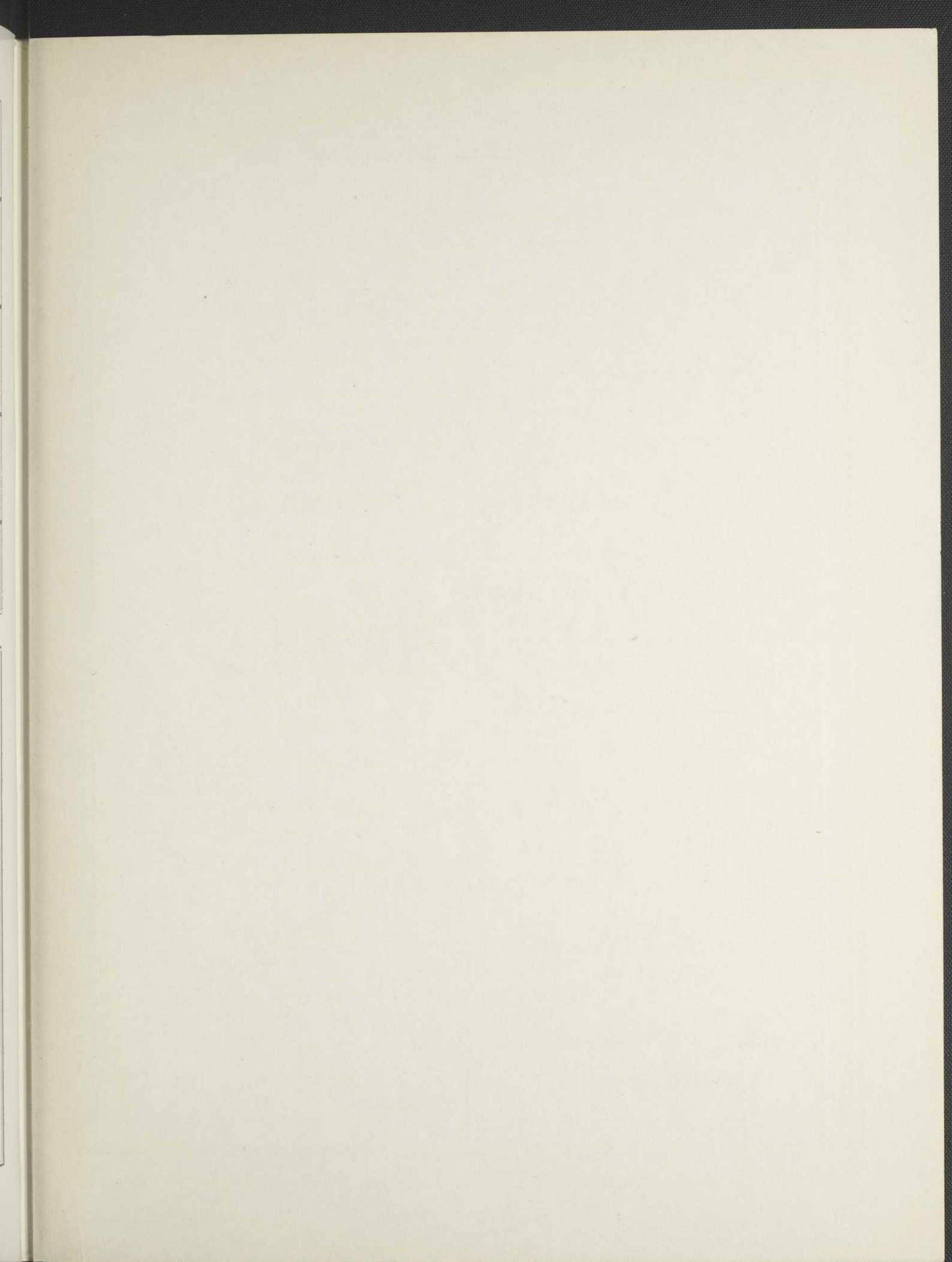
ANDRÉ CASSISTA

ARPENTEUR

111, CÔTE DE LA MONTAGNE

QUÉBEC, P. Q.

Don d'un ami



HOMMAGES DU JOURNAL

La Patrie

180 EST, SAINTE-CATHERINE, MONTRÉAL, P. Q.